

VIE AU GRAND AIR



FRANCE CONTRE ANGLETERRE

Dans le match de football rugby entre les équipes de France et d'Angleterre, cette dernière a triomphé par 11 points à 3.

(Voir pages 164 à 166 et la double page.)

Abonn. : France 24 fr. — Etranger 28 fr.

Les abonnés bénéficient de 2 fr. par an sur les acheteurs au numéro et reçoivent en outre gratuitement les numéros spéciaux et de nombreuses primes dont la liste est envoyée sur demande. Les abonnements d'un an peuvent être payés en deux fois.

ÉDITIONS PIERRE LAFITTE & Cie
JE SAIS TOUT :: FERMES ET CHATEAUX :: FEMINA
MUSICA :: LA VIE AU GRAND AIR :: LIVRES, ROMANS
10, aven. des Champs-Élysées et 9, aven. de l'Opéra.

A LA
CORBEILLE FLEURIE

**BRISE
EMBAUMÉE
VIOLETTE**

ED. PINAUD
18, PLACE VENDÔME
PARIS

BEN TAYOUX

MARQUE DARY

35, Rue Chevalier — LEVALLOIS-PERRET



ACCUMULATEUR SEC
FONCTIONNE en TOUS SENS

Léger et très puissant.

Essayez les nouvelles Batteries
pour l'éclairage intérieur des Voitures

AUTOMOTEUR AVEC GARDE-ROBE

DUPONT

10, Rue Hautefeuille, 10

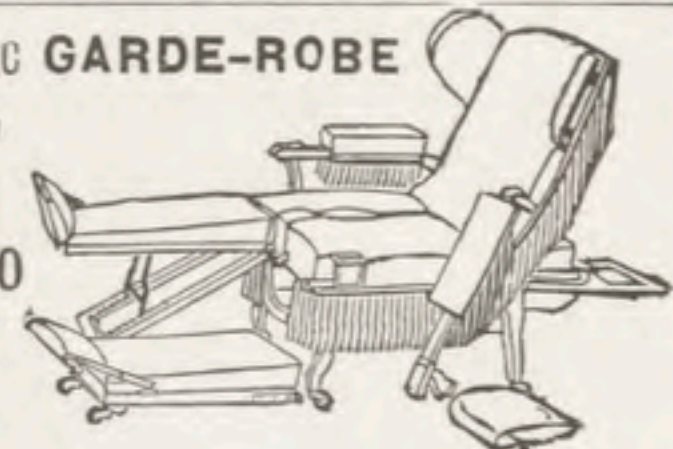
PARIS (VI^e)

Téléphone 818-67

Envoi Franco du Catalogue

AUCUNE SUCCURSALE

Transport de malades, Ambulances automobiles



MESDAMES
Les Véritables CAPSULES
des **D^{rs} JORET & HOMOLLE**
Régularisent les Epoque
et en Evitent les Douleurs.
L^{re} 4'50^{ts}. N^o SÉGUIN, 165, R^{ue} S^{te} Honoré, Paris.

LA GLYCÉRINE SAVONNEUSE

Ce savon liquide parfume la
peau, l'assouplit, et la préserve
des inconvénients du froid.

L.T. PIVER PARIS

Photographie d'Art **FEMINA**
Hôtel de **BON** de réduction de
FEMINA 5^e sur les tarifs
Il suffit de présenter ce bon 90, Avenue des
Champs-Élysées, pour bénéficier de c^{ette} remise.
Les Abonnés ont droit à 10 0/0
(Sur présentation de leur quittance d'abonnement)

"A LA TOUR EIFFEL"
22^e MONTRE argent, cuvette argent, à
cylindre, 8 rubis, gar. 2 ans.
VOILLARMET, fabricant
l'horlogerie, ex-président de la Société des Horlogers.
85, Rue Battant, à Besançon (Doubs).
ENVOI des TARIFS et CATALOGUES GRATIS et FRANCO.

PLUS DE CHEVAUX BOITEUX

Guérison radicale et sûre par

L'ASPLINTO

(de John ASKHAM, de Londres)

des

Suros, Courbes, Eparvins, Mo-

lottes, Vessigons, Efforts, etc.

Sans interruption du travail.

Indispensable aux chevaux de Selle, de Course, etc.

Brochure explicative franco sur demande

PRIX : 3 fr. 75 — 6 fr. 50 — 9 fr. 25.

VENTE EN GROS & RENSEIGNEMENTS

Dr J. RENARD, 142, Avenue de Clichy, PARIS

DÉTAIL : Toutes Pharmacies.



PRENEZ GARDE, Madame

vous commencez à grossir, et grossir, c'est
vieillir. Prenez donc tous les jours deux
dragées de **THYROIDINE BOUTY**, et votre taille
restera ou redeviendra svelte. — Le flacon de
50 dragées est expédié franco par le **LABORATOIRE**,
1, Rue de Châteaudun, Paris, contre mandat-poste de 10^f.
TRAITEMENT INOFFENSIF ET ABSOLUMENT CERTAIN.
en ayant soin de bien spécifier : *Thyroidine Bouty*.

FATIGUES et DOULEURS

DES PIEDS ET DES JAMBES
supprimées
par la **SEMELLE SUPINATOR**
invisible dans la Chaussure.
Cette semelle place le pied dans sa position normale.
rehausse la taille et cambre le pied.
PARIS — 31, Rue d'Aboukir. 31 — PARIS



"LE CODE PRATIQUE DU TOURISTE"

recueil de dispositions législatives et autres sur la circulation,
les transports par chemins de fer, etc., complété d'indications
particulières sur les modèles : Touriste, Dames luxe, Course
sur route, Types à 2 et 3 vitesses, etc., paraît dans le
Catalogue I des

CYCLES GLADIATOR

Les perfectionnements de nos machines, fruit de plus de 20 ans de pratique,
leur construction soignée, leur réglage et leur rigidité irréprochables,
l'extrême fini de leurs roulements, leur élégance originale convertissent
chaque année, au cyclisme, les personnes les plus exigeantes.

Envoi gratis.

60, Grande-Rue, Pré-St-Gervais (Seine).

LES MEILLEURES BAILLES DE GOLF
SONT LES BALLE

DUNLOP

IL N'Y EN A PAS
DE SUPÉRIEURES



BIJOUX

"**FIX**"

ÉPINGLES ET MÉDAILLES

D'ACTUALITÉ



VÉRIFIER LA MARQUE "FIX" SUR CHAQUE BIJOU

DUSAUSO



ACHÈ

TRÈS C

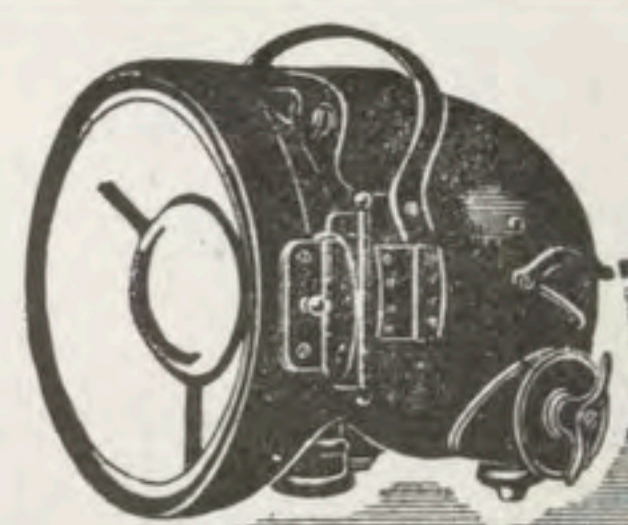
LES BEA

BIJOU

4 B^{es} It

GRAND CHOIX D'OCCA

SAGE-FEMME 1^{re} CL. Pensionnaires tou
BARTLET, 112, rue F
santé des Seins. Eplation, Obésité. — Renseigneme



Phares

BLÉRIOT

Demander

le Nouveau Catalogue

16, Rue Duret, Paris.

DYNAMO "PHI."

Terrot & Co
Dijon



La Marque des Touris

Bicyclettes

à 2, 3, 4 6, et 10 vite
par pédalage direct, ré
direct ou par leviers.

Motorette Terr

2 ch., avec changement
vitesse progressif.

Premier prix à tous l
concours du T. C. I

CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE
Magasin à Paris : 30, av. de la Grande-Arm

Lire "MUSICA

Paraissant le 1^{er} de chaque mois

Protégez votre visage contre
LE HALE DU GRAND AIR
par l'emploi de la

CRÈME SIMON



Indispensable aux Touriste

Souveraine contre

Engelures et Gerçure

J. SIMON. — Par

La Vie au Grand Air

ABONNEMENTS :

France, 24 francs. — Étranger, 28 francs.
Changement d'adresse : 0 fr. 75

Les abonnés bénéficient de 2 fr. par an sur les acheteurs au numéro et reçoivent en outre gratuitement les numéros spéciaux et de nombreuses primes dont la liste est envoyée sur demande.
Les abonnements d'un an peuvent être payés en 4 ou 5 fois.

12 Mars 1910 N° 599

ÉDITIONS PIERRE LAFITTE & Cie

Direction et Rédaction : 90, av. des Champs-Élysées, Paris. Tél. 528-64-66-68

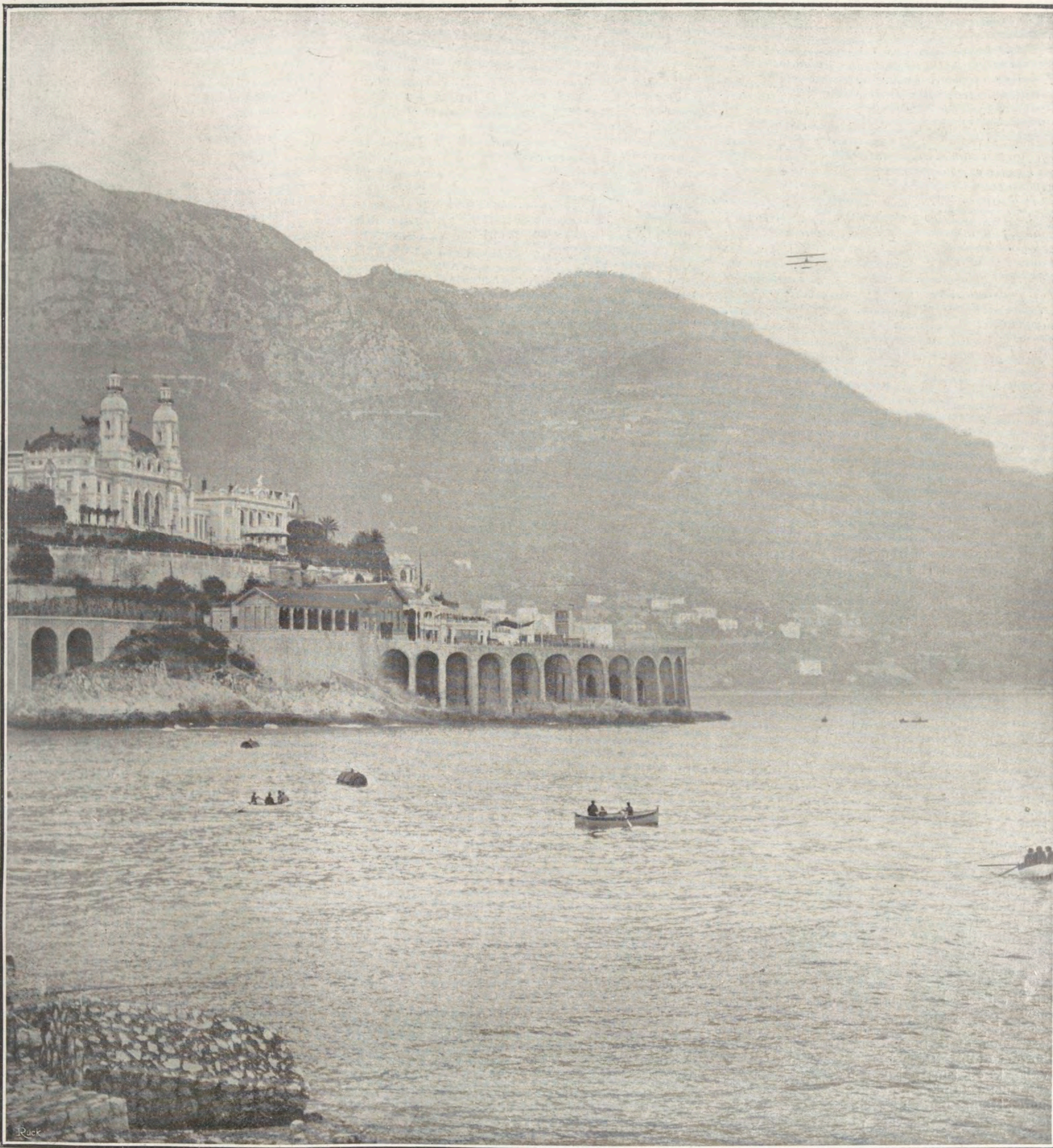
Salle d'exposition : 9, avenue de l'Opéra.

Messageries : 56, avenue du Maine.

Publicité : HUGUET-MINART & Cie 11, boulevard des Italiens.

PUBLICITÉ

Pages d'Annonces, la ligne 2 fr.
La page 600 fr.
Encartage.. .. 750 fr.



ROUGIER VOLE AU-DESSUS DE LA MÉDITERRANÉE ⁽¹⁾

Rougier qui, depuis la semaine dernière, fait une série d'expériences d'aviation à Monaco, s'est élevé à plusieurs reprises au-dessus de la Méditerranée. Parti du quai de Monte-Carlo, il est allé virer au cap Martin, se livrant à des évolutions au-dessus de la ville et de la mer, au milieu des acclamations d'une foule enthousiaste. C'est en moins de 60 mètres que l'audacieux aviateur réussit à s'élever dans les airs et chaque fois il revint se poser en vol plané à son point de départ.

(1) Voir pages 168 et 169.

FRANCE CONTRE ANGLETERRE⁽¹⁾

Par 11 points contre 3, l'Angleterre a battu difficilement la France & Ce que pensent nos voisins de nos progrès.

Le jour de la Mi-Carême, l'équipe de France de football-rugby rencontrait au Parc des Princes l'équipe d'Angleterre, devant plus de 10.000 spectateurs. Pour la première fois, non-seulement nos représentants n'étaient pas écrasés, mais encore ils opposaient à l'équipe anglaise une magnifique résistance, et jusqu'à dix minutes de la fin de la partie, celle-ci n'a pu être considérée comme gagnée par les Anglais eux-mêmes. A deux ou trois reprises, nos hommes ont été sur le point de manquer un nouvel essai. L'équipe anglaise, il est vrai, n'était pas la toute première équipe; il y avait trois remplaçants; il est juste également de tenir compte du handicap du voyage. Mais, même avec toutes ces considérations, le match de la semaine dernière marque un progrès considérable dans l'histoire du rugby en France et nous permet pour l'avenir toutes les espérances.

Il était intéressant de connaître les réflexions suggérées de l'autre côté du détroit par cette rencontre, pour laquelle nos voisins avaient sans doute escompté, comme à l'ordinaire, une victoire facile; aussi, avons-nous demandé au capitaine de l'équipe anglaise, E. R. Mobbs, son opinion sur nos joueurs. Avec une gracieuseté charmante, celui-ci a bien voulu écrire, pour nos lecteurs, l'article que nous donnons ci-dessous et que nous avons fait suivre d'extraits importants des principaux journaux d'Angleterre.

L'OPINION DU CAPITAIN ANGLAIS

C'EST avec un très réel plaisir que je vais vous conter les impressions que m'a fait ressentir le match qui opposait les deux équipes nationales de l'Entente Cordiale. J'en suis d'autant plus heureux que je pourrai dire aux lecteurs de la Vie au Grand Air toute l'admiration que j'ai apprise à avoir pour les progrès accomplis depuis l'année dernière par vos joueurs.

La première question qui me fut posée après le match sur l'admirable façon dont les Français se défendirent contre nous est la suivante: « Votre équipe est-elle vraiment la grande équipe nationale d'Angleterre, celle enfin qui jouera contre l'Ecosse? »

Eh bien! non, les joueurs français n'ont pas eu à combattre notre véritable équipe nationale. Non point, certes, que nous ayons jugé inutile d'amener avec nous des hommes de toute première classe, mais parce que les joueurs désignés comme devant faire partie de l'équipe ne purent, au dernier moment, effectuer le déplacement. C'est ainsi que nous dûmes renoncer à Birkett, à Saloman, à Johnson et à Chambers. Mais, croyez-le bien, ils ne furent pas remplacés par des non-valeurs et les hommes qui jouèrent à leur place étaient bien vraiment des remplaçants dans toute l'acception du mot.

J'ajouterai, d'ailleurs, que même eussions-nous opposé à la France le quinze le meilleur que nous puissions sélectionner, vos nationaux n'auraient pas été écrasés, car ils ont joué dans un style véritablement très joli, et si la chance les avait quelque peu favorisés, eussent même très bien pu nous vaincre.

Nous nous présentions en pleine forme. Et si les Français avaient réussi cet exploit, ils ne l'auraient dû qu'à leur propre valeur. Nous étions, en effet, en une forme excellente, « fit and well » comme nous disons chez nous, et il nous aurait été impossible d'arguer de la fatigue du voyage; la traversée avait été en tous points excellente, et, chose rare, aucun de nous n'avait eu même la plus légère atteinte de mal de mer.

Dedet est votre meilleur joueur. Je vais maintenant, si vous le voulez bien, passer en revue toutes les lignes de l'équipe française et vous dire franchement ce que je pense à leur sujet. Je commencerai par les avants.

Ils étaient beaucoup plus lourds que les nôtres, mais cela n'étant pas dû à un effort méritoire de leur part, il ne convient pas de les en louer outre mesure. Ils ont montré, par exemple, une énergie des plus farouches et une grande ténacité à suivre le ballon. Ils ont

aussi fort convenablement joué la mêlée; la formant très vite, la disloquant de même et s'étant assuré le ballon, pour le moins, aussi souvent que nos propres avants.

Ils ont encore cependant beaucoup à apprendre. C'est ainsi que je voudrais les voir compter un peu plus sur leur tête et un peu moins sur leur force physique et leur ardeur, pour déjouer les tactiques de l'adversaire et y répondre.

Quant à vos demis, ils se sont, ma foi, fort bien comportés. Ils se montrèrent vifs, adroits, bons plaqueurs et saisirent toutes les occasions de démarquer leurs trois-quarts et de les lancer de très jolie façon.

Le meilleur fut, sans contredit, M. Dedet. Il fut réellement merveilleux d'adresse, de sang-froid, de rousillardise, et je ne crains pas de dire que c'est lui qui doit être considéré comme ayant fourni le jeu le meilleur dans le match de la Mi-Carême. Son camarade fut aussi très bon, et fort souvent trouva le moyen de boucler Gotley et Coverdale, qui lui étaient opposés.

J'ai beaucoup aimé également vos trois-quarts. Ils se sont montrés assez adroits, joueurs de tête, et faisant bien la passe. Pourtant je leur reprocherai de ne pas se tenir exactement à leur place, de parler trop entre eux et de ne pas plaquer encore assez nettement.

Ce sont vos deux ailes qui m'ont produit la meilleure impression. Les centres ne sont pas mauvais non plus, mais ils manquent de vitesse et n'arrivent pas à suivre leurs ailiers, qui, lorsqu'ils se sont échappés, doivent donner un coup de pied à suivre ou en touche, parce qu'ils n'ont personne à qui passer.

Quant à votre arrière, il fut très à la hauteur de sa tâche et je me souviendrai longtemps de lui. Non-seulement parce qu'il a bien joué, mais parce qu'il m'a plaqué souvent dans un style impressionnant, et que je garde de ses plaquages et à chaque genou une entaille qui mettront, je crois, un certain temps à se guérir.

Les Français ont accompli de grands progrès. La conclusion de tout ceci, est que vous autres, Français, avez accompli de grands progrès. Le temps n'est plus où nos clubs n'envoyaient pour vous matcher que des équipes de deuxième et de troisième ordre, avec la ferme conviction que non-seulement elles ne se feraient pas battre, mais infligeraient encore à vos nationaux de cuisantes leçons.

Aujourd'hui, il faut compter avec vous. Inutile de vous dire combien, en Angleterre, nous en sommes heureux. D'abord, parce que de l'autre côté du « Channel » nous aimons beaucoup les Français; ensuite, parce qu'au point de vue sportif, les rencontres vont revêtir à présent un intérêt beaucoup plus considérable et qu'ayant quelque péril à vaincre, — quand nous vaincrons — notre gloire en sera d'autant rehaussée.

Pourtant, les joueurs français ont à s'améliorer encore quelque peu avant de devenir des footballeurs parfaits. Il faut :

1° Qu'ils jouent davantage avec leur tête;
2° Qu'ils apprennent à dribbler, cela est extrêmement important;

3° Qu'ils améliorent leurs plaquages, et surtout qu'ils perdent l'habitude de plaquer un homme qui n'a pas le ballon: premièrement, parce que le joueur en possession de la balle poursuit tranquillement son chemin, et ensuite parce que c'est une faute pour laquelle l'arbitre devrait rigoureusement accorder un coup franc à l'adversaire;

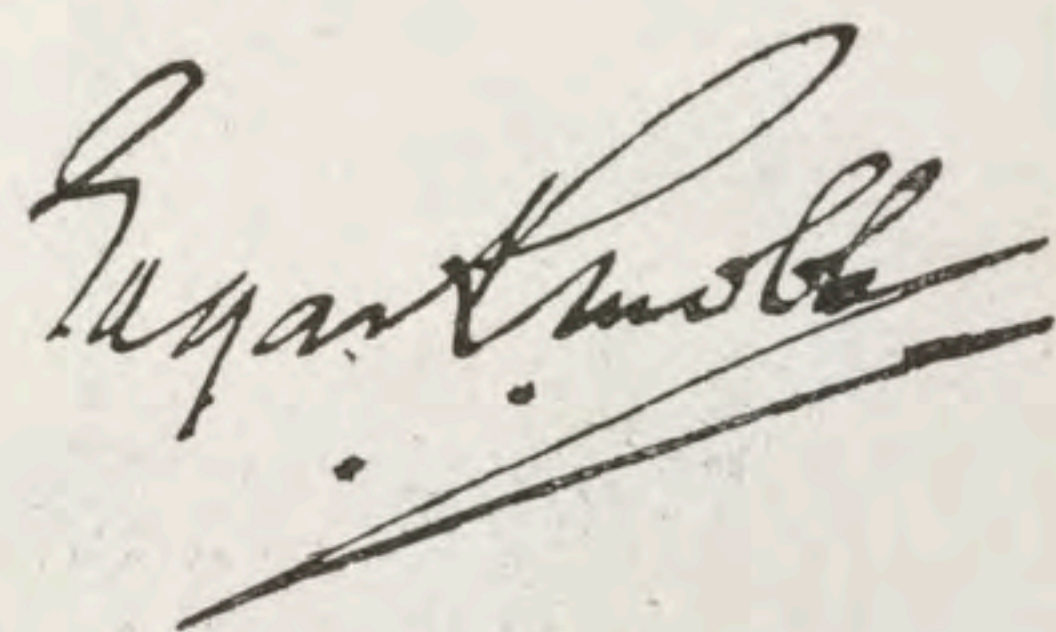
4° Enfin, qu'ils fassent leur possible pour exécuter leurs passes en courant et non sur place.

Et pour terminer, je vous dirai, si vous le permettez, quelques mots au sujet des spectateurs qui assistaient au match.

Il paraît que pour la France le public était considérable. En Angleterre, j'ose dire qu'une rencontre pareille, et surtout avec le temps splendide qui nous favorisait, eût attiré au moins le double de personnes.

En tous cas, il faut louer les spectateurs

français de la grande énergie qu'ils mettent à crier et à applaudir, et de la grande impartialité avec laquelle ils partagent leurs hurrahs entre les Français et les Anglais. Je souhaiterais pourtant les voir applaudir avec un peu plus d'à-propos, et ne plus s'enthousiasmer pour les coups de pieds manqués, mais qui s'élèvent très haut dans l'air, et autres choses du même genre. Je suis sûr, quant à moi, que cela ne saurait tarder et qu'en même temps que vos équipiers deviendront des joueurs remarquables, votre public deviendra le plus compétent du monde.



L'OPINION DES JOURNAUX DE LONDRES

Le Times, le grand journal londonien, donne un compte rendu de la partie :

Le match international de rugby qui a mis en présence la France et l'Angleterre s'est terminé par une victoire des Anglais par 11 points à 3.

Ce fut un excellent jeu et une victoire très difficile. Plus de 10.000 spectateurs étaient présents. Le jeu fut très vite, dès le début, et il apparut aussitôt que les Anglais auraient à lutter terriblement pour remporter la victoire. Les Français étaient remarquablement vite et arrêtaient très bien. Dix minutes après le coup d'envoi, Berry marque le premier essai pour l'Angleterre, mais Chapman manque le but. Plus rien ne fut marqué pendant dix minutes. Alors Hudson, après une belle course, marque le second essai, que Chapman convertit facilement.

Après la mi-temps, les Français et surtout leurs avants jouèrent avec beaucoup d'impétuosité. Au bout de dix minutes, Guillemain, suivant un long coup de pied de Lesieur, marque un essai pour la France. Mauriat manque le but. Durant les dix dernières minutes, les Français jouèrent avec un homme de moins, Lane, blessé, s'étant retiré. Hudson réussit un nouvel essai, non converti.

Les Français ont montré qu'ils avaient fait beaucoup de progrès de toutes sortes, mais ils ont encore beaucoup à apprendre dans l'art de passer le ballon.

Le correspondant du Daily Telegraph constate que la victoire fut difficile :

Le match s'est terminé, naturellement, par une victoire pour les Anglais, mais avec le plus petit nombre de points marqués jusqu'ici, 11 à 3. Les Français, en outre, avaient dû modifier leur équipe au dernier moment et remplacer un homme indisponible, la veille même du match, dans la soirée. Tout ce qu'ils espéraient, c'était de faire aussi bien que l'an dernier, quand nous marquâmes 19 contre rien. Quoique nos hommes aient attaqué dès le début, ils trouvèrent une résistance sérieuse, qui devint de plus en plus forte à mesure que la partie avançait. Pendant la première mi-temps, nous marquâmes deux essais, dont un converti. Mais, après la mi-temps, les Français nous firent la vie plus dure, et 3 points furent marqués de chaque côté, ce qui montre le progrès considérable qu'a fait le jeu de football de ce côté du détroit.

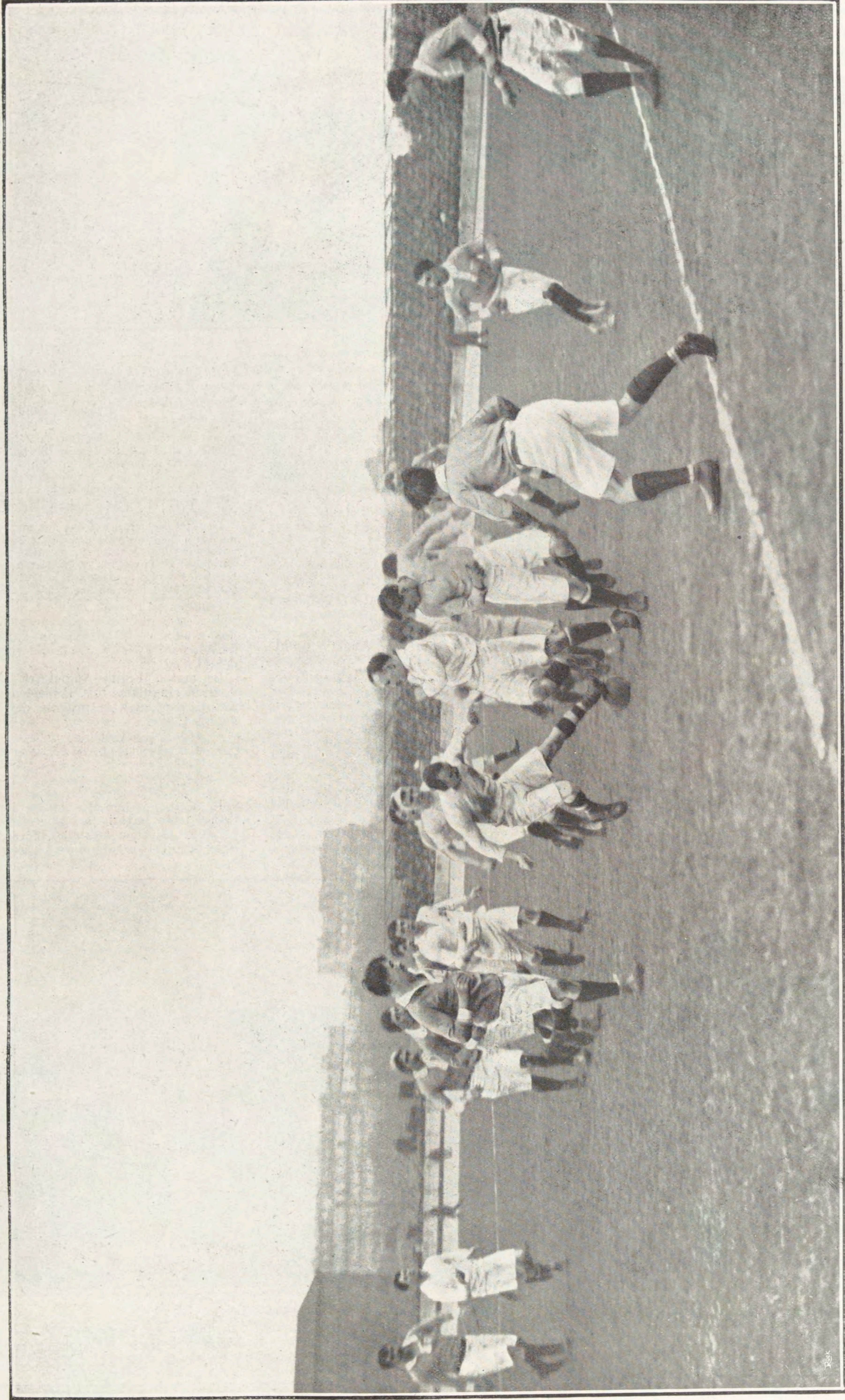
« Victoire de justesse de l'Angleterre sur la France », dit le correspondant du Standard, qui télégraphie un long compte-rendu de la partie :

Le match joué cet après-midi, dit-il, a été une double source de joie pour les amateurs de rugby. Tout d'abord, ce fut la meilleure partie jouée jusqu'ici à Paris, et ensuite, l'équipe française a fait des progrès si remarquables, qu'il ne s'écoulera pas longtemps avant que la France remporte une victoire internationale en rugby. La différence des points entre les deux équipes est peut-être plus grande que les Anglais ne le méritaient. Non pas qu'ils aient mal joué, mais parce que le jeu des Français ne leur était pas de beaucoup inférieur.

Peut-être, la différence d'état d'esprit entre les deux teams lorsqu'ils entrèrent sur le terrain fut-elle un des facteurs les plus importants du résultat : l'un étant plein de confiance, l'autre seulement d'espoir, car, à plusieurs reprises, il semble que les Français auraient pu faire mieux s'ils avaient ouvert leur jeu, cherchant à faire tourner les chances à leur

(1) Voir pages 170 et 171.

LE MATCH FRANCE-ANGLAIS TERRE



LA MELEE ANGLAISE PART EN DRIBBLANT

Quand les avants anglais parvenaient à s'assurer le ballon en mêlée, ou bien ils le talonnaient pour permettre à leurs demis de lancer toute la ligne des trois-quarts, ou bien ils tournaient la mêlée et partaient en dribblant. Leurs dribblings effectués de très près et à ras du sol étaient des plus difficiles à arrêter, aussi gagnaient-ils toujours un terrain considérable. C'était surtout là le principal avantage de nos adversaires. Ils dribblent d'une façon parfaite et accomplissent les passes avec une science que nous ne parviendrons à posséder qu'à la longue.



Une charge des trois-quarts anglais.

Les trois-quarts anglais nous ont fait assister à leurs habituelles passes exécutées alors que toute la ligne est lancée et que l'homme qui reçoit la balle est déjà en action. Pourtant, les trois-quarts de l'équipe d'Angleterre nous ont donné une impression d'homogénéité moins complète que ceux des teams de Swansea et de Newport, par exemple, mais cela tenait à ce que deux remplaçants figuraient parmi eux.

avantage. Ils se contentèrent de tirer parti de ce que leurs adversaires leur laissaient; de l'autre côté, au contraire, c'était une série de calculs réfléchis, qu'une grande habileté de faire amenait à la victoire.

Les avants anglais tout d'abord dominèrent dans les mêlées et le ballon sortit de notre côté trois ou quatre fois sur cinq. Mais les Français se reprirent. Aussi, dans la seconde mi-temps, quoique nos hommes jouassent plus dur que jamais pour augmenter leurs points, la défense des Français et les contre-attaques de leurs avants s'améliorèrent considérablement, en sorte qu'un essai fut marqué de chaque côté.

Les avants anglais ne furent pas très brillants en dehors des mêlées et la seule fois qu'ils essayèrent de dribbler, le ballon partit trop loin. Les demis firent un très bon ouvrage. Les trois quarts ailes jouèrent bien, mais l'arrière Williams eut le tort de trop dédaigner ses adversaires, ce qui nous coûta un essai. Combes, par contre, lui donna une bonne leçon de prudence. Ses arrêts ne pouvaient être meilleurs; d'ailleurs tous les arrêts de l'équipe étaient excellents. Mais la force du quinze Français était surtout dans ses avants. En dehors des mêlées, ils sont sûrement aussi dangereux que ceux de n'importe quelle équipe internationale.

Le *Daily Mail* fait remarquer que l'équipe anglaise n'avait aucun rapport avec celle qui s'est mesurée avec l'Irlande à Twickenham, dix hommes étant différents.

En somme ce fut un team anglais modérément

habile, qui fut opposé à un quinze Français tout à fait préparé et très allant, auquel il n'a manqué qu'un peu de plans et de fini pour égaler ses rivaux. Il n'y a pas d'exagération à dire que les Français, quoique battus, ont fait finalement un aussi beau jeu que leurs adversaires.

Laterrade était aussi adroit que l'homme qui lui était opposé. Les avants français, plus lourds que leurs adversaires, défendirent chaque pouce de terrain avec une vigueur et une ténacité sans égales. Les trois quarts français ne se sont jamais aussi bien comportés et deux d'entre eux, Lane et Lesieur, furent excellents.

Combes, l'arrière, quoiqu'il ne montra pas les mêmes précisions que Williams, arrêta splendidement, et peut lui être favorablement comparé.

D'après le *Sportsman*, les Anglais dominèrent pendant la première partie.

Mais la scène changea de jeu dans la seconde mi-temps. Le jeu fut le plus souvent dans les 22 mètres des Anglais. Ceux-ci montrèrent une mollesse évidente, mais les Français étaient dans une forme parfaite. Ils mirent souvent leurs adversaires en danger. Fort heureusement Hudson put renouveler son exploit de la première mi-temps et marquer un essai qui assura la victoire.

Le *Sporting Life* dit qu'il ne faut pas attacher une grande importance aux résultats des matches.

Ce fut un excellent jeu et une victoire difficile. Il fut apparent dès le début que les Anglais ne gagnaient pas tout seuls, les Français étant remarquablement vite, arrêtant bien et très habiles dans leur défense. Dans la seconde mi-temps, spécialement, les avants jouèrent avec un entrain et un brio qui excitèrent l'enthousiasme de la foule, menant leurs attaques jusqu'aux buts adverses et ne manquant que de peu la victoire.

Le total des points marque : ou un notable progrès dans le jeu des Français bien différent de ce que nous pouvions conclure des deux premiers matches internationaux de la saison, ou un déclin de forme, alarmant de l'équipe anglaise que le nombre des remplaçants qu'elle comprenait ne suffirait pas à expliquer.

Comme on le voit, ce n'est plus le dédain poli avec lequel nos voisins accueillaient jadis nos modestes tâtonnements dans l'art du ballon ovale. Nous voici, désormais, traités d'égal à égal.

Le match France-Angleterre se disputait pour la cinquième fois. Il n'est pas sans intérêt de comparer le progrès de la marque depuis 1906.

1906. Paris-Angleterre.	35 à 8
1907. Richmond	41 à 13
1908. Paris	19 à 0
1909. Leicester	22 à 0
1910. Paris	11 à 3

Il faut rappeler que, tout dernièrement, l'Angleterre battait le pays de Galles par 11 points à 6. La minime différence entre les deux résultats est donc tout à notre honneur.



Les avants d'Angleterre partent en dribbling.

Si les avants, anglais moins lourds que les nôtres, les traversaient maintes fois, c'est grâce surtout à la magistrale façon dont ils exécutèrent de longs dribblings, grâce auxquels ils remontaient parfois presque tout le terrain. Nos avants, au contraire, dribblaient de beaucoup trop loin et se faisaient prendre la balle au bout d'une dizaine de mètres.

Bordeaux bat le Stade Français par 5 points à 3

Nos lecteurs liront avec plaisir les impressions du capitaine du Stade Bordelais, que le sympathique Leu-vielle voulut bien écrire, après le match, pour la Vie au Grand Air.



Une touche au Stade Français.

Les Bordelais furent sans nul doute supérieurs aux Parisiens dans les touches. C'est ainsi que dans cette touche faite par le Stade, Hourdebaight a trouvé le moyen de s'emparer du ballon.

Nous avons battu le Stade Français! Inutile de vous dire combien j'en suis heureux, et de quel gros souci mon équipe est débarrassée.

Puisque vous désirez avoir mon avis net et franc sur notre match, je vous dirai d'abord, et tout fat que cela puisse paraître, que nous avons toujours dominé le Stade.

Dans les mêlées, nous nous sommes tour à tour, le Stade et nous, assuré l'avantage, et somme toute, je crois que Parisiens et Bordelais ont montré une science égale.

Pour les touches, il en a été tout autrement. Nous nous sommes assuré un incontestable avantage, et je crois que Røedelsperger, Communeau ou Paoli auront beaucoup à travailler, avant de jouer la touche comme

Monnier, Hourdebaight ou Massé. Les avants parisiens manquent également un peu de dribblings, une façon de jouer qui est pourtant bien remarquable, quand l'on veut gagner du terrain ou refouler l'ennemi.

Archer, pourtant et Communeau, possèdent, à ce sujet, quelques saines notions qu'ils devraient bien s'efforcer d'inculquer à leurs coéquipiers. Combes, l'arrière parisien, fut excellent. Sans lui, son club recevait, je crois, une « terrible punition ».

Et nous en arrivons à l'histoire des essais.

Eh bien, au risque de déchaîner sur moi toutes les foudres de la capitale, l'essai marqué par le Stade Français n'était pas régulier. Il a été marqué sur un *off side* d'au moins deux mètres, en avant tellement flagrant,

que Martin ne se pressa nullement pour arrêter son homme — c'était d'ailleurs une faute — et le laissa filer.

Quant au nôtre, — hélas, je m'aperçois qu'il va me falloir encore entonner notre propre louange! — il fut des plus classiques : une touche passe aux trois-quarts, une feinte, une passe et Bruneau s'en va marquer entre les poteaux. J'avoue que nous eûmes une chance invraisemblable, car immédiatement après, la fin était sifflée.

H. Leuvielle



Un dribbling de Bordeaux.

Les Bordelais dribblèrent dans la perfection. Ils ont certainement, à ce point de vue, une science plus profonde que nos équipes parisiennes qui négligent un peu trop cette méthode.

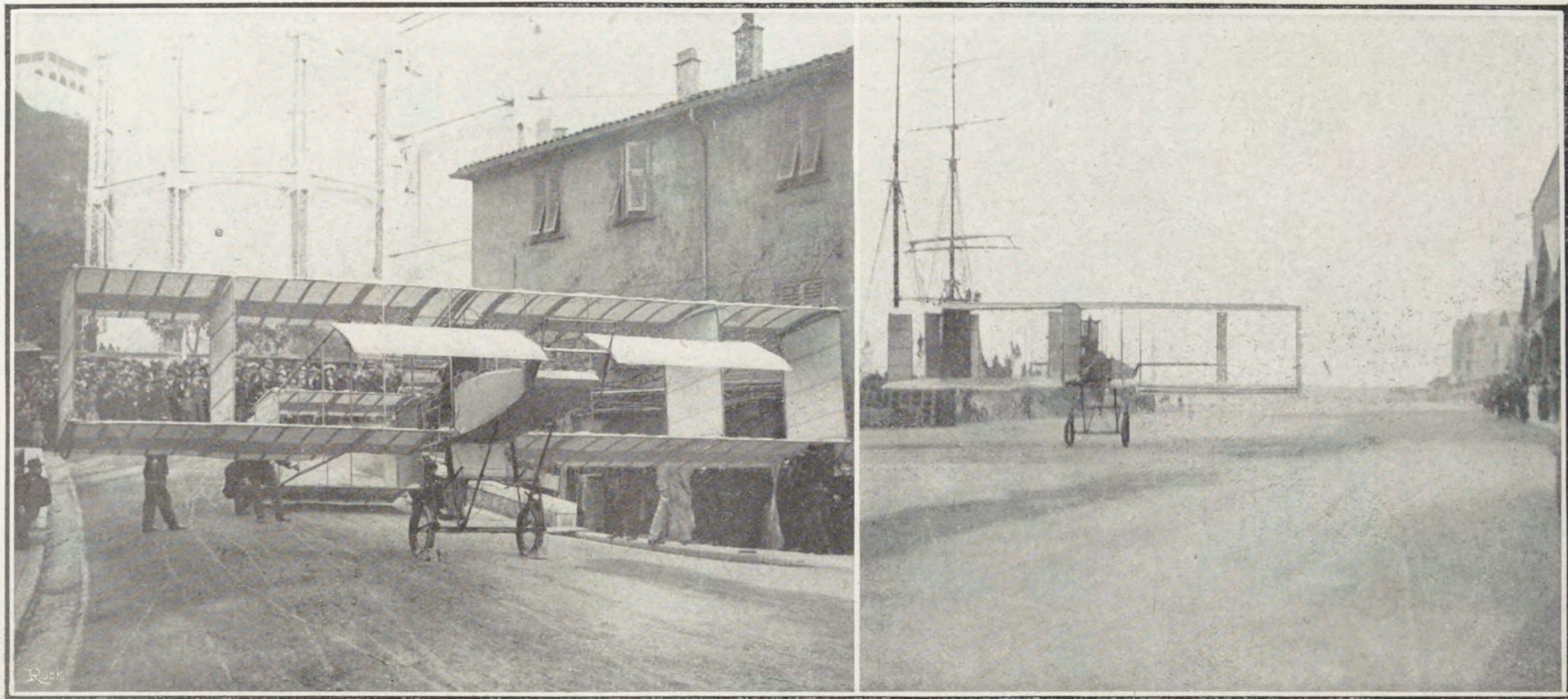


Les Parisiens partent en passes

Les trois-quarts Parisiens, encore qu'amputés de brillants joueurs, furent certainement les meilleurs. Ils furent d'ailleurs admirablement servis par Dedet, demi d'ouverture.

Entre l'Azur du Ciel et celui des Flots

A plusieurs reprises, Rougier, s'élevant du port de Monaco, est allé planer au-dessus de la Méditerranée



L'appareil à la sortie du hangar.

C'est sans un essai préalable que Rougier prit son essor. L'appareil fut d'abord poussé à bras, puis le moteur fut mis en marche.

Le départ.

Sous la poussée de l'hélice, l'appareil bondit, roula environ 60 mètres, puis s'éleva au-dessus du sol.

Pour la première fois, un aéroplane a volé au-dessus de la Méditerranée. C'est à Rougier que revient l'honneur d'avoir, le premier, dominé les flots qui baignent la Côte d'Azur.

La tentative était périlleuse. Il s'agissait, en somme, d'accomplir le programme de l'année dernière qui n'avait tenté aucun aviateur, le départ ne pouvant se faire que sur le quai du port, long de 40 mètres à peine, large de 300 et terminé par un mur de jetée de 10 mètres de haut.

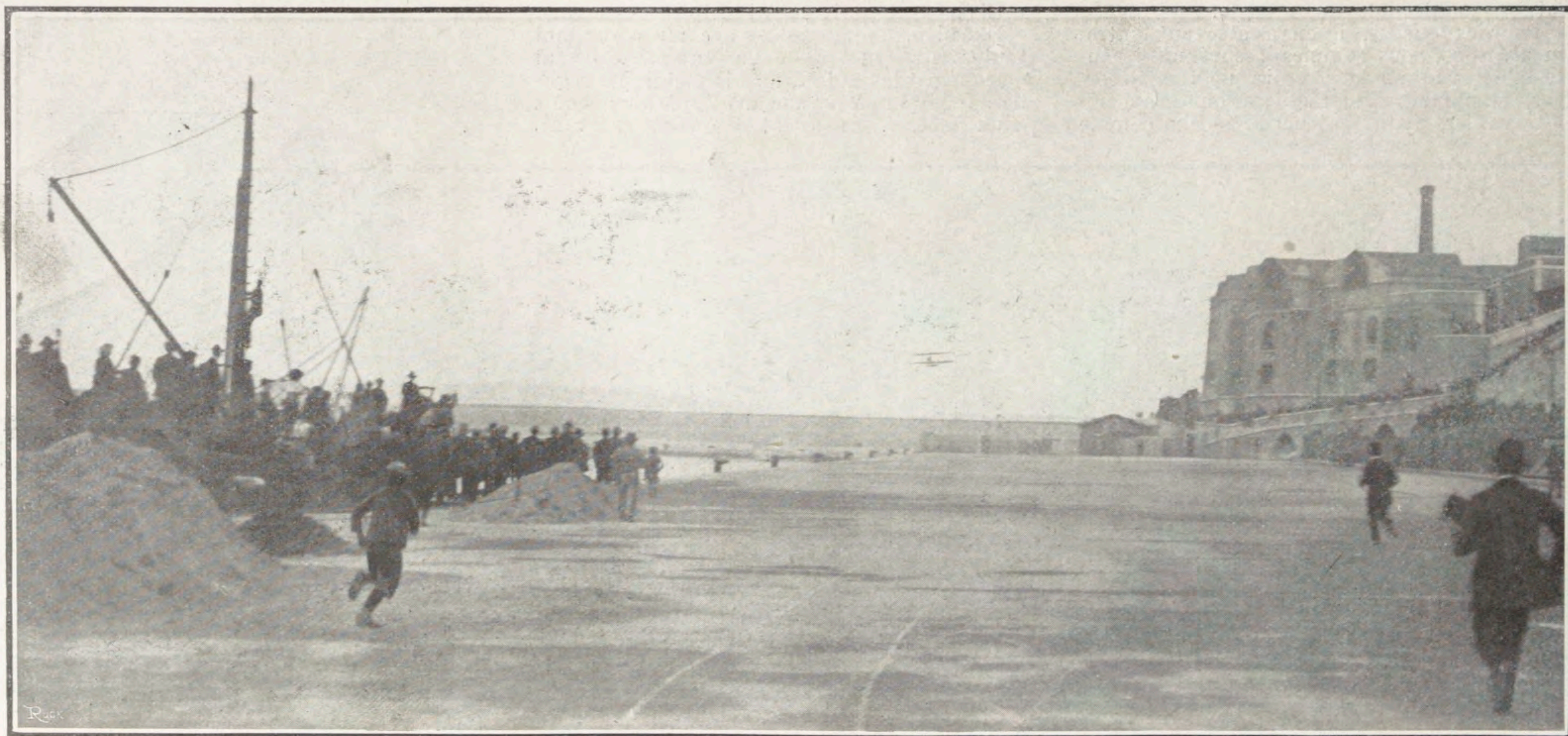
Le problème était donc délicat. Rougier le résolut dès la première tentative. Sans même

essayer à nouveau son appareil, avec lequel il avait pris part si brillamment au meeting d'Héliopolis et qui venait d'arriver à Monaco, il le fit monter à l'intérieur du hangar, prit place au volant. Les mécaniciens poussèrent le biplan à la main, puis l'hélice fut mise en marche. L'appareil au bout de 60 mètres à peine quittait le sol. Un coup d'équilibre, le mur de la jetée était franchi et déjà l'aéroplane était au-dessus des flots. S'élevant à 150 mètres d'altitude environ, Rougier se dirigea d'abord vers le cap Martin, au-dessus duquel il vira, revint vers la côte, poussa au dessus du tir aux pigeons et du port, revint

vers la pleine mer et après un quart d'heure de vol, regagna son point de départ. Dans de nouveaux essais il descendait en vol plané et se posait sur le quai comme un oiseau.

Les expériences vont être suivies avec intérêt par les officiers de marine. Elles montrent qu'un aviateur pourrait sortir d'un port investi et y rentrer par ses propres moyens, observer les assiégeants et, s'élevant assez haut, apercevoir les sous-marins ou les torpilles cachées sous les flots. Elles vont se poursuivre encore et seront de la plus haute importance pour la défense nationale.

F.-A. W.



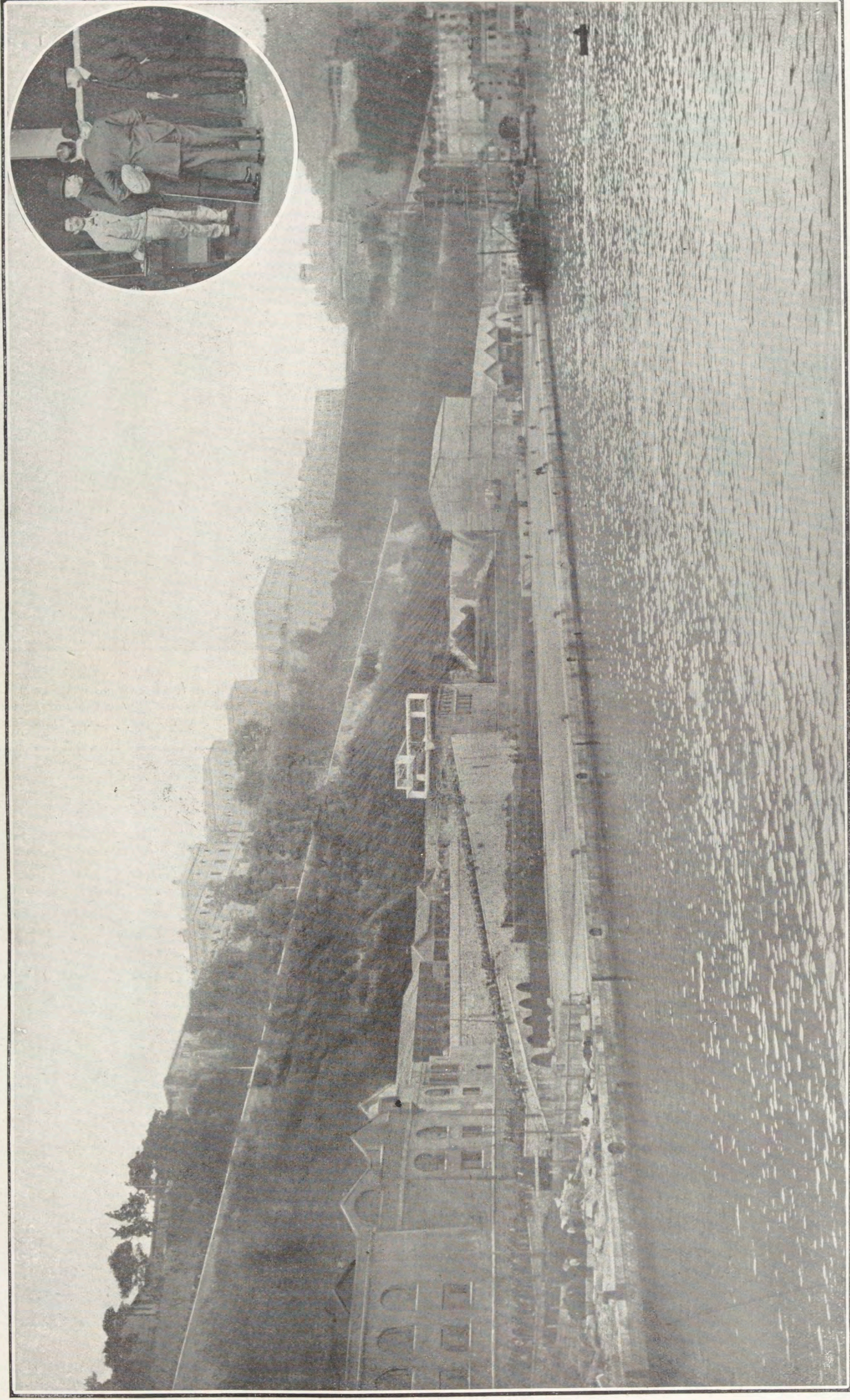
Le retour au port.

Après avoir évolué au-dessus du cap Martin, à une altitude d'environ 150 mètres, Rougier vint passer au-dessus du Tir aux Pigeons, et du port, reparti au large et revint atterrir sur le quai, où il s'arrêta en moins de 100 mètres.

La Vie au Grand Air

La Vie au Grand Air

EN AÉROPLANE AU-DESSUS DE LA MÉDITERRANÉE



ROUGIER RENTRE A MONTE-CARLO

Par sa science de l'air, par sa maîtrise au départ et à l'atterrissage, Rougier vient de se classer hors de pair. A son premier essai, il vint atterrir sur le quai, qui mesure 300 mètres de long sur 40 mètres de large, roulant à peine pendant 100 mètres. Dès le second, il descendit en vol plané et se posa sur le quai, comme un oiseau fatigué. Les photographes que nous reproduisons dans ce numéro sont les seuls qui aient été réellement prises pendant les vols de l'audacieux aviateur. Dans celle-ci, l'appareil, vu de la mer, se détache à peine sur le fond du rocher et des hôtels qui dominent la Méditerranée. Dans le médaillon, Rougier, vu de dos, est félicité par S. A. S. le Prince de Monaco et M. Camille Blanc. — Détails techniques : Appareil construit en fortes toiles Continental.

LES FRANÇAIS OFFRENT UNE CO



LE MATCH FRANCE-ANGLETERRE

C'est par leurs dribblings que les Anglais furent les plus menaçants. Dans notre photographie, le lieutenant de vaisseau Wodehouse est en train de dribbler la balle, tandis qu'autour de lui, et de gauche à droite, Cadenat, Laterrade, Communeau et Bruneau s'efforcent de l'arrêter. Ils y réussirent du reste peu après et Communeau dégagea en touche d'un magistral coup de pied. D'ailleurs le capitaine de l'équipe française, Communeau, se fit particulièrement



SERAIT-CE

Cette photographie des plus typiques montre la façon merveilleuse dont dribblaient les Anglais. L'avant Pillman, qui dribblait, est gêné par Dedet, mais fait la passe au pied à son demi Coverdale, qui n'aura qu'à la ramasser et à filer droit devant lui. Il sera d'ailleurs bouclé par Bruneau, qui le marque et va le plaquer impitoyablement. Derrière, loin derrière, arrivent nos avants, plus lourds que ceux de l'an dernier, mais, de l'avis des Anglais, beaucoup moins rapides.

COUGEUSE RÉSISTANCE AUX ANGLAIS ⁽¹⁾



LES BUTS FRANÇAIS SONT EN PÉRIL

remarquer. C'est à lui que revint l'honneur de marquer l'essai français. Sur un dégagement des Anglais, Massé repartait en dribblant, Lesieur recevait le ballon de Dedet et donnait un coup de pied. Communeau et Guillemain suivaient, débordaient l'arrière et touchaient le ballon dans les buts. Mauriat, malheureusement manquait le but. Mais l'honneur était sauf et non point sur un essai de complaisance.



L'ASSOCIATION ?

Aussi bien, comme nos lecteurs l'ont vu dans l'article de E. R. Mobbs, l'opinion de nos adversaires est très flatteuse pour les joueurs français. Au dire de M. E. Bowden, l'arbitre, nos hommes auraient pu triompher et faire match nul s'ils n'avaient pas manqué de sang-froid. Et, fait sans précédent dans les fastes de nos équipes, c'est à la fin que nos joueurs furent les plus menaçants, tandis qu'auparavant ils s'effondraient dans les vingt dernières minutes des matches.

LA GENÈSE DES COURSES AU GALOP ⁽¹⁾

(Suite.)

Après avoir laissé la parole aux conteurs et aux romanciers, notre collaborateur oppose la réalité historique à la fiction au sujet des aventures merveilleuses de Godolphin Arabian et de sa descendance

Ainsi s'accomplirent les faits extraordinaires dus à l'heureuse influence de la balzane; ainsi se perpétua, au milieu des pompes de la victoire la digne race orientale des *Rois du Jarret*...

Pendant le reste de ses jours, la vie du barbe fut aussi sereine, glorieuse et honorée qu'elle avait été malheureuse et agitée...

Telle fut l'existence singulière de cet étalon à qui l'Angleterre doit presque absolument l'importante et admirable régénération de son espèce chevaline.

J'ai longuement laissé la parole aux conteurs et aux romanciers; j'ai fidèlement rapporté toutes les traditions que j'ai pu recueillir sur le célèbre pur sang.

Je dois maintenant opposer, dans toute sa sécheresse désillusionnante, la réalité historique à la fiction. Je me hâte d'annoncer d'ailleurs qu'elles présentent entre elles peu de contradictions capitales; je n'en relève que deux avec certitude: Roxana n'était pas de robe grise, mais alezane. — et les trois premiers produits de Scham n'ont point, en 1738, triomphé le même jour à Newmarket, car pas plus ici qu'ailleurs, pas plus cette année-là qu'une autre ils ne coururent à la même réunion.

Le premier fils de Godolphin Arabian, *Lath*, né de Roxana en 1732, débuta en effet à Newmarket, le 23 avril 1737, à l'âge de quatre ans (l'âge des chevaux se comptait alors du 1^{er} mai et non du 1^{er} janvier). Au cours de sa carrière, qui prit fin d'ailleurs l'année suivante, il ne disputa que trois courses pour remporter trois victoires.

Cade, son propre frère, naquit en 1734. Il débuta aussi à Newmarket, mais à l'âge de six ans seulement. C'était le 2 octobre 1740: il s'agissait d'une poule (sweepstakes) de 100 guinées, comportant trois manches de quatre milles et dans laquelle il triompha. De 1741 à 1745 il se présenta dans trois autres épreuves et n'en gagna aucune.

Régulus enfin, né de la poulinière Grey Robinson en 1739, courut pour la première fois à Epsom le 17 mai 1746, comme il venait de prendre six ans. Avant d'entrer au haras, il courut encore sept fois la même année et une fois en 1747 sans jamais connaître la défaite. Il peut sembler curieux de noter qu'il couvrit en neuf courses une distance totale de 122 kilomètres environ pour rapporter à son propriétaire, M. Martindale, une somme globale de 22.075 francs. C'est lui qui engendra *Spilletta* (1749), la mère d'*Eclipse* (1764).

La couleur alezan. Les admirateurs de la poétique description que j'ai reproduite ont peut-être éprouvé une certaine déception en apprenant qu'au lieu d'être grise, la robe de Roxana était alezane. La couleur grise flatte sans doute davantage l'imagination d'un romancier ou l'inspiration d'un peintre et c'est pourquoi, de même qu'Eugène Sue l'a prêtée à Roxana, de même Rosa Bonheur l'a donnée à Hobgoblin qui, en réalité, était bai. Mais l'alezan, que certains étymologistes prétendent faire dériver du mot grec *αλζων* (superbe), est, d'après les Arabes, auxquels il faut toujours remonter pour trouver les éléments de la science hippique, un indice presque infailible de haute qualité. L'estime en laquelle ils tiennent cette couleur se traduit sous des formes légendaires très saisissantes: « Si l'on te raconte, dit un proverbe arabe, que l'on a vu un cheval voler dans les airs, demande de quelle couleur il était; si on te répond: alezan, crois-le. » Ailleurs, la légende orientale suppose un chef arabe aveugle, fuyant devant ses ennemis, accompagné de son fils; le vieillard demande aux yeux de son enfant les ressources qui lui manquent: « Mon fils, sur quels chevaux sont montés ceux qui nous poursuivent? — Mon père, ce sont des chevaux blancs. — Allons alors vers le soleil, ils fondront comme la

neige. » Puis plus loin: « Mon fils, quels chevaux nous poursuivent? — Mon père, ce sont des chevaux noirs. — Allons sur les terrains durs, leurs pieds s'attacheront à la terre. » Pour la troisième fois enfin: « Mon fils, quels chevaux sont lancés sur nos traces? — Mon père, ce sont des chevaux alezans. — Alerte! Alerte! nous sommes perdus. » Cette tradition de la grande qualité attribuée au poil alezan a été importée en Europe, car un vieux proverbe français dit: « Alezan brûlé, plutôt mort que lassé. » On voit donc qu'au point de vue technique la vérité, pour Roxana, est préférable à la fiction.

Au printemps de 1737, deux ans avant la naissance de Régulus, était morte Black Bess, la célèbre jument de Turpin le voleur. Son nom ne figure sur aucun Stud-Book, ni dans aucun autre ouvrage officiel, mais les chroniques anglaises ont trop souvent rapporté la merveilleuse randonnée qui lui coûta la vie pour qu'il soit permis de la passer sous silence.

Une histoire à la Sherlock. Black Bess était une arrière-petite-fille du Darley Arabian. Elle était noire, près de terre et d'une taille ordinaire. Un jour, son maître Turpin, voleur émérite, qui était alors à l'apogée de son étrange gloire et dont la tête avait été mise richement à prix pour un crime récent, est surpris dans une taverne par trois policiers. Il franchit une croisée, tombe dans la cour, détache sa jument, saute en selle et gagne les champs. Il était sept heures du soir. Les plaines de Hamp sont vastes, les horizons à perte de vue; c'est une sorte de gigantesque hippodrome, tracé sur une surface peu accidentée, qui se déroule toujours et toujours devant vous. Turpin avait son itinéraire arrêté: parti de Londres, il avait résolu de se rendre d'une traite à York: la distance est de 160 kilomètres. Il fallait donc reprendre le grand chemin, ce qu'il fit, sans que les cavaliers qui le poursuivaient pussent l'en empêcher.

Sur sa route était une barrière de péage, haute de six pieds et garnie de pointes de fer. Le gardien entend le galop de plusieurs chevaux qui approchent; il craint qu'on ne veuille passer sans payer les droits, se précipite sur la porte de la barrière et la ferme. Turpin le voit faire et ne s'en émeut point: il connaît cette barrière; Black Bess arrive, se ramasse et saute. Le gardien ouvre de grands yeux, croit avoir vu passer le cheval de l'Apocalypse et se signe. Les policiers le rendent bien vite à la réalité; ils se font connaître et passent à leur tour. Pendant ce temps, Turpin continuait sa course.

Bientôt les policemen voient leurs chevaux harassés, résister au fouet et à l'éperon; ils doivent se résoudre à changer de montures au premier relai de poste. Turpin galope toujours. Sans incident notable, il a parcouru plus de 80 kilomètres. Il croit pouvoir faire halte pour réparer les forces de sa jument. Il arrive à la petite taverne du Cygne, située à un carrefour de quatre routes. Une lampe brillait à l'intérieur, à travers les petites vitres de la croisée. C'était une maison d'amis. Il frappe, et au son de sa voix que l'on reconnaît, la porte s'ouvre. « Vite, deux bouteilles d'eau-de-vie et un morceau de bœuf cru, dit-il; vite, vite, je suis poursuivi, faites le guet. » Cette eau-de-vie est vidée aussitôt dans un seau d'eau et Turpin lave avec ce mélange le corps et les pieds de Black Bess; puis il attache le morceau de viande au mors, de telle façon que les pressions du palais sur la langue en expriment le jus. Pendant qu'il se livre à ces apprêts, qui doivent retremper la vigueur de son héroïque jument, on frappe à la porte de la taverne à coups redoublés.

Ce sont les gens de police qui surviennent: on ne se presse pas de leur ouvrir; Turpin saute en selle et s'élance par une issue secrète. Mais à quelques pas devant lui est un énorme talus; le contourner, c'est perdre beaucoup

de temps: Black Bess se laisse glisser sur ses pieds de derrière jusqu'en bas.

Voici les policiers à leur tour sur les bords du ravin: ils voient les traces de la jument dont les pieds ont labouré la terre. Ils reculent devant la même épreuve, font un détour pour regagner la grande route et la fantastique randonnée continue. Des heures s'écoulent, le jour grandit, les clartés matinales safranent l'horizon: Black Bess va toujours: ceci est une haie épaisse, elle la franchit; ceci un ruisseau, elle a passé; ici une barrière de clôture, elle passe. Mais voici un mur haut, formidable... Black Bess comprend les intentions de son maître: elle va sauter, quand ses forces la trahissent, elle trébuche et tombe; cependant l'énergie de son sang lui vient en aide, elle se relève et repart, mais haletante, épuisée. Enfin elle s'arrête, reprend sa marche, s'arrête de nouveau, souffle avec bruit, semble chercher l'air qui lui manque en dilatant ses narines ensanglantées, tente un nouvel effort pour avancer, s'arrête une dernière fois, frissonne et tombe morte.

Black Bess portant un poids de 150 livres au moins, car Turpin était fort et grand, avait accompli en onze heures de temps une traite de 160 kilomètres, et cela par des routes difficiles et sans avoir mangé pendant le trajet. En 1823, M. Osbaldeston paria de couvrir en huit heures la même distance, mais à l'aide de 8 chevaux et sur le terrain de Newmarket: il gagna de vingt minutes.

Ainsi, dès 1739, le pur sang arabe avait affirmé sa haute valeur en Angleterre comme cheval de course, comme reproducteur et comme cheval de service.

Il n'avait pas encore pourtant désarmé tous ses détracteurs. C'est ainsi qu'au mois d'avril de cette même année, le *Gentleman's Magazine* fit paraître un article dans lequel l'auteur invoquait notamment la « mélancolie où était plongé Newmarket » pour déplorer la corruption des modes nationales. « Le but primitif des courses, écrivait-il, n'était pas seulement un sport, mais un encouragement à la production d'une bonne race de chevaux, apte à tous les usages. La création des prix royaux qui imposent des poids élevés n'a pas eu d'autre objet. Hélas! comme ces intentions ont été méconnues! Notre noble race indigène est aussi énervée aujourd'hui par ses croisements continuels avec des chevaux turcs, barbes ou arabes, que notre moderne noblesse est débauchée par les manières efféminées importées de France et d'Italie. » Il est inutile d'insister sur le démenti que les faits donnèrent à ces allégations.

Il semble pourtant qu'il fût déjà facile à cette époque de s'expliquer en dehors de toute expérience et par le simple raisonnement, la perfection des chevaux d'Orient.

Le pays où le cheval prospère, où s'accroissent sa force et sa vitesse, est celui où il est l'objet d'une vive et constante sollicitude: il est né, en effet, le compagnon et l'auxiliaire de l'homme. Or, le milieu dans lequel les attributs caractéristiques d'un animal ressortent davantage est évidemment celui qui lui est le plus naturel: le lion en cage perd de sa beauté et de son énergie, c'est le désert qui lui convient; le cheval, au contraire, veut la culture de l'homme; il s'améliore donc entre ses mains et rend des services, dans la proportion des soins et de l'affection qu'on lui donne en échange de sa dépendance.

Eh bien! les peuplades de l'Arabie prodiguent à leurs chevaux ces soins et cette affection, car la vie agitée qu'elles mènent, leurs guerres incessantes, les vastes étendues de sable qu'il leur faut franchir dans leurs expéditions agressives, dans leurs fuites ou dans leurs migrations, font, chez elles, de l'emploi du cheval, une nécessité absolue.

(A suivre.)

ISONOMY.

LES COURSES D'AUTEUIL



Troyen Marcassite II

Rutland Arms Primeur III

Sapientia

Le prix d'Auteuil (steeple, 3.500 m., 20.000 fr.) Auteuil, 6 mars.

Sapientia a mené. A la rivière elle était devant Rutland Arms. En face, celui-ci était avec Sapientia devant Troyen et Primeur III. Sapientia reprenait la tête entre les tournants. Troyen l'atteignait à la dernière haie et la battait d'une encolure.



Remue-Ménage, Hémine II, Maurienne.

Le Prix Juigné (hales, 3.500 m., 15 000 fr.) Auteuil, 6 mars.

Melbourne et Maurienne ont pris la tête. En face L'Oiseau Bleu menait. Dans le tournant de Passy, Hémine II passait devant Maurienne et Remue Ménage. Celui-ci venait avec Hémine II dans la ligne droite, puis Maurienne revenait et battait Hémine II de quatre longueurs.

La chute de Purkiss.

Tombé dans le Prix des Pins, Purkiss s'est fracturé la colonne vertébrale.

Le Prix d'Auteuil a été une fort intéressante contre-épreuve du Prix Finot et quelque chose de mieux, puisque les concurrents qui avaient fini en tête du lot le dimanche précédent ont succombé contre un nouveau venu. Le gagnant, Troyen, s'était révélé à Nice et avait, à la réouverture d'Auteuil, fait d'excellents débuts sur les gros obstacles. Mais l'excellente impression qu'avait produite sa victoire des premiers jours avait été un peu atténuée par la défaite que lui avaient infligée quelques jours après Pillard et Chartres. Qu'il n'ait pu rendre quinze livres à Pillard, rien de plus naturel; mais Chartres, qui le battait d'une tête pour la place en rece-

vant cinq livres, semblait bien marquer sa limite. Troyen a dû courir dimanche une toute autre série que le mois dernier, car très vraisemblablement Chartres n'eût pas figuré cette fois à l'arrivée. C'est donc un cheval en progrès qui pourra jouer, dans l'avenir, un rôle important.

Sa victoire a été bien nette. Mais il faut dire que Sapientia, qui a succombé d'une encolure, n'a pas eu une course avantageuse. Elle a forcé l'allure dans la dernière partie du parcours et subi l'assaut d'un concurrent un peu moins ménagé qu'elle. Cette tactique sans doute était imposée par son aptitude et il est fort possible qu'elle fasse mieux sur une dis-

tance plus longue. En tous cas, sa course est bonne, puisque, malgré les trois livres qu'elle lui rendait, elle a battu Primeur III d'un peu plus loin que la fois précédente. La course de Primeur III dans le Prix Finot comportait certaines excuses, mais Sapientia avait eu, elle aussi, quelques accrocs. Dimanche, tout s'est passé, semble-t-il, très régulièrement et les deux pouliches ont donné, en cette distance tout au moins, leur vraie mesure. D'ailleurs, entre Sapientia, Primeur III et Rutland Arms l'ordre d'arrivée s'est trouvé exactement reproduit. Il n'y a eu à regretter que la chute de Pillard et l'absence de Sea King et de Dame des Prés.

STUART.



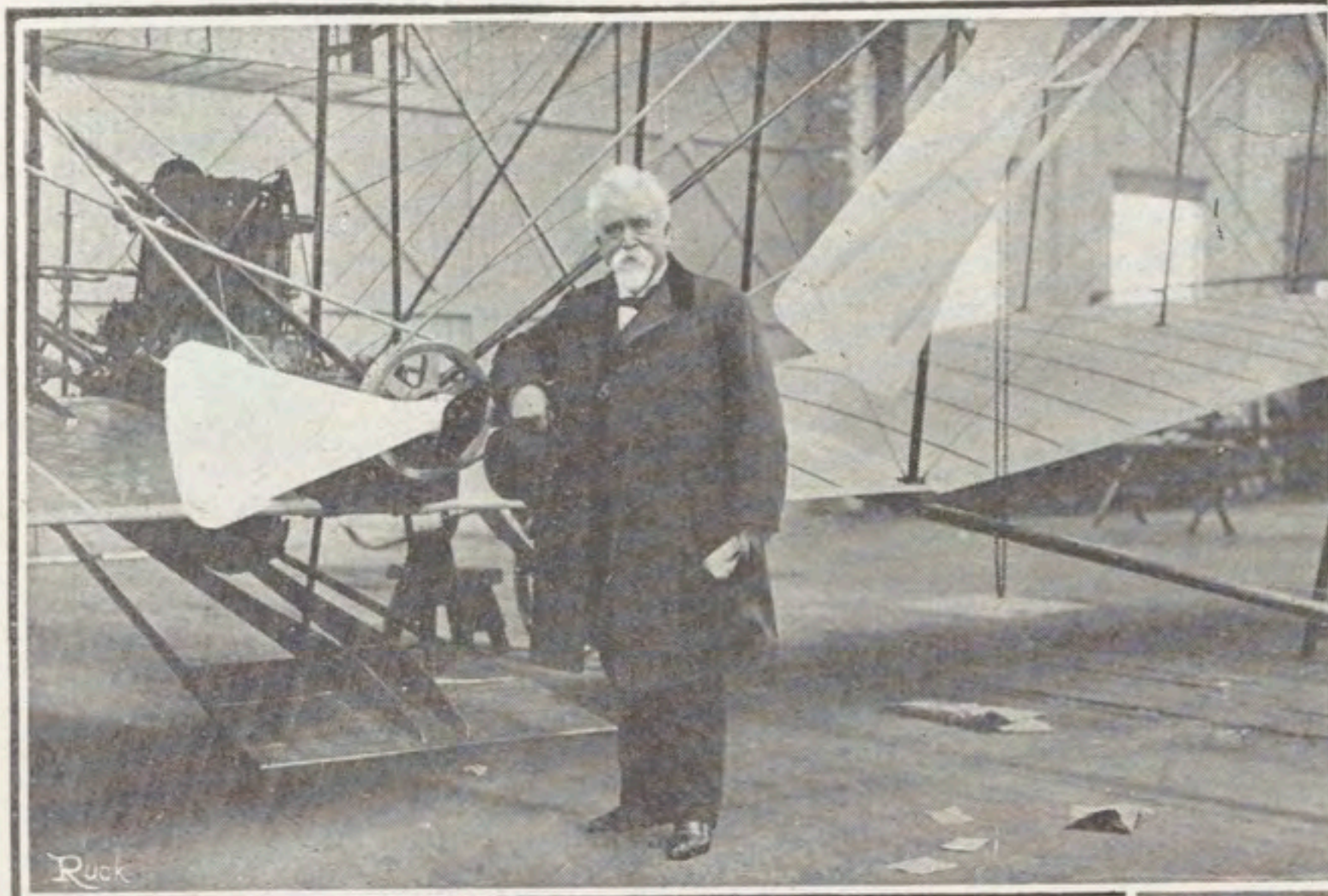
A Issy, la chute de Mlle Dutrieu avec sa Demoiselle.



Theile, qui a triomphé de Brocco dans leur match poursuite, au 1^{er} éodome d'Hiver.



La mise au point de l'Appareil Antoinette n° 12, à Pau.



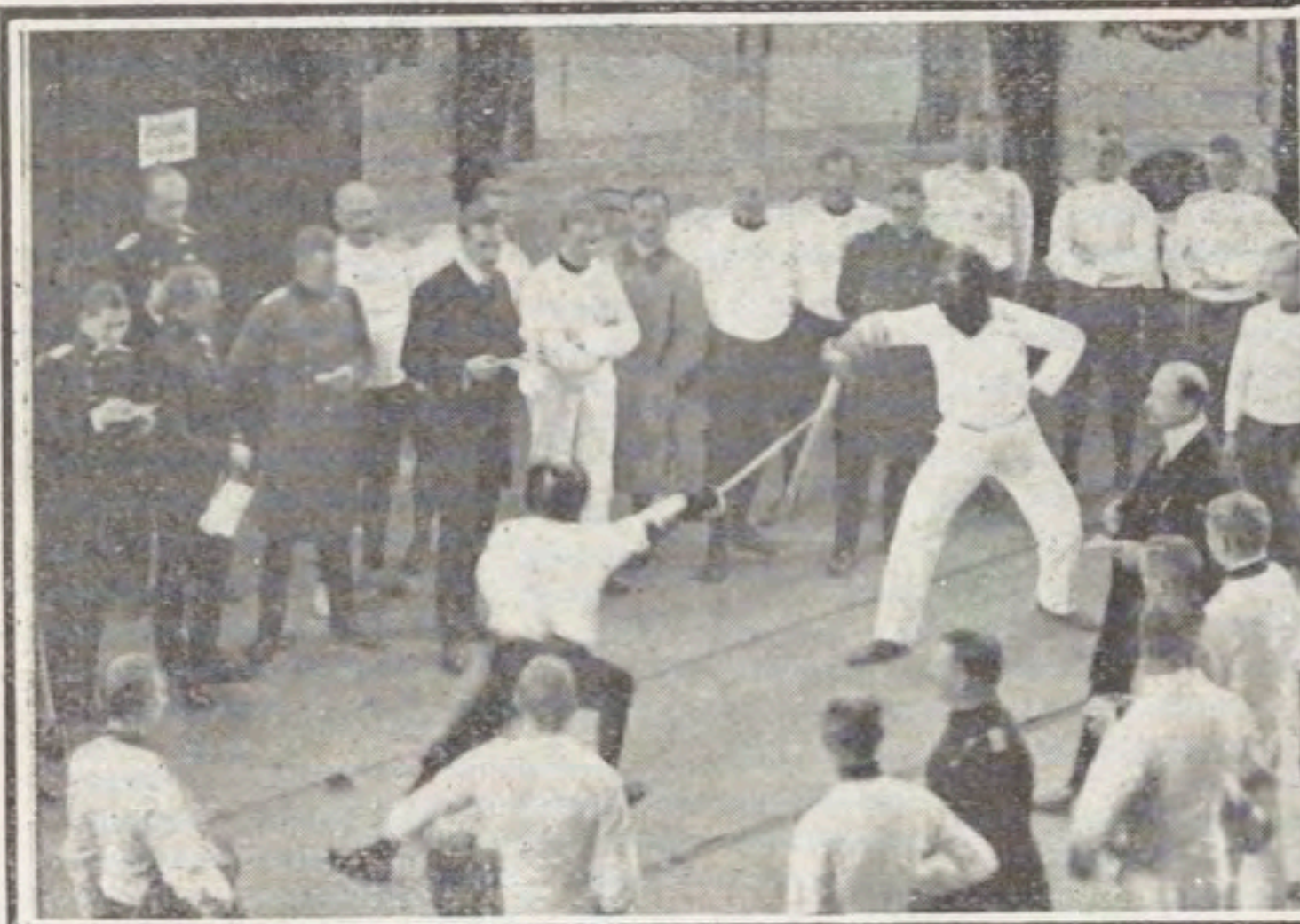
Sir Hiram Maxim et son biplan actionné par trois hélices.



La petite Frank, âgée de 11 ans, virtuose du skating rolling, à Bullier.



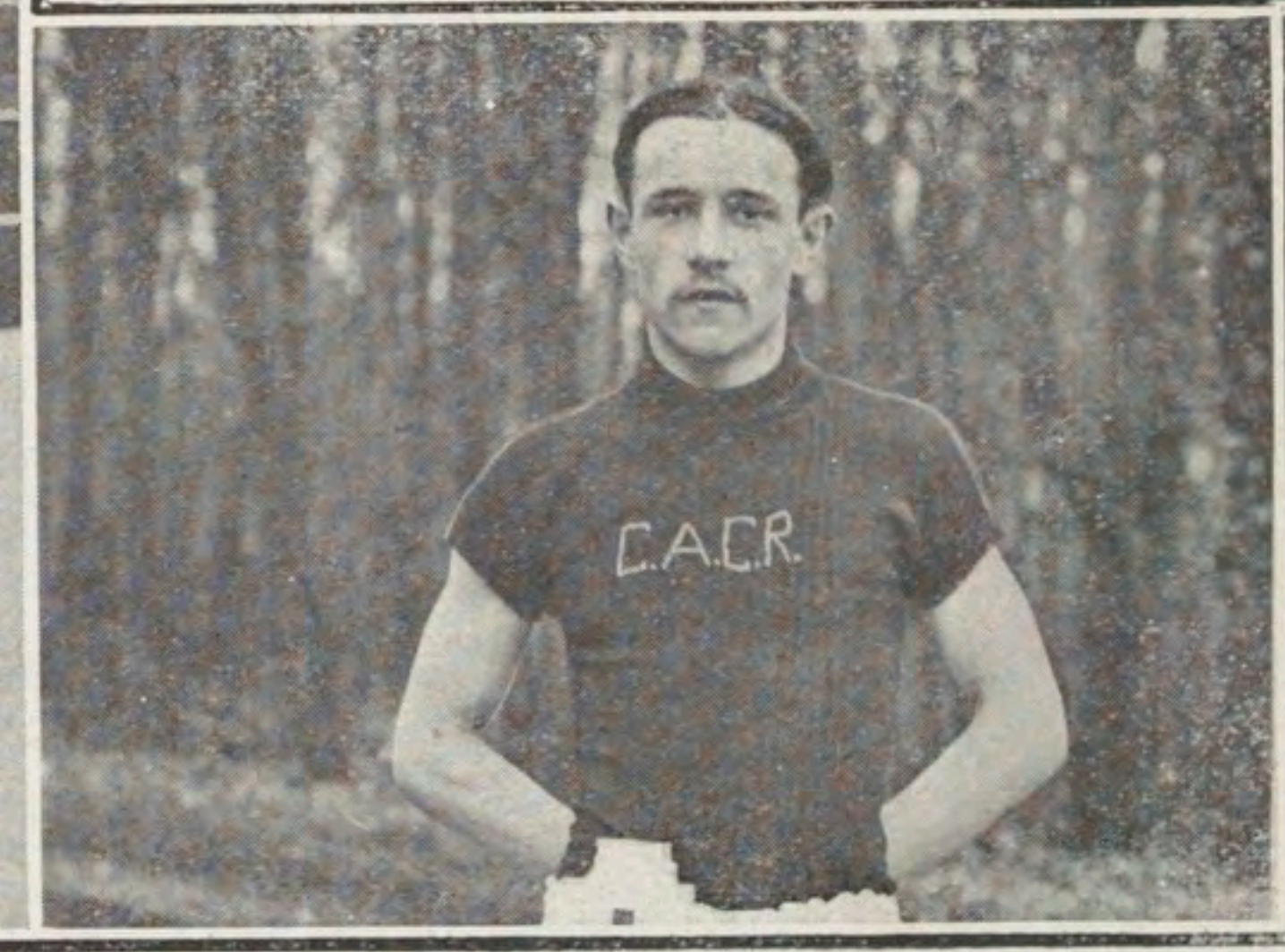
L'équipe de cross du 13^e d'inf. champion du 8^e corps.



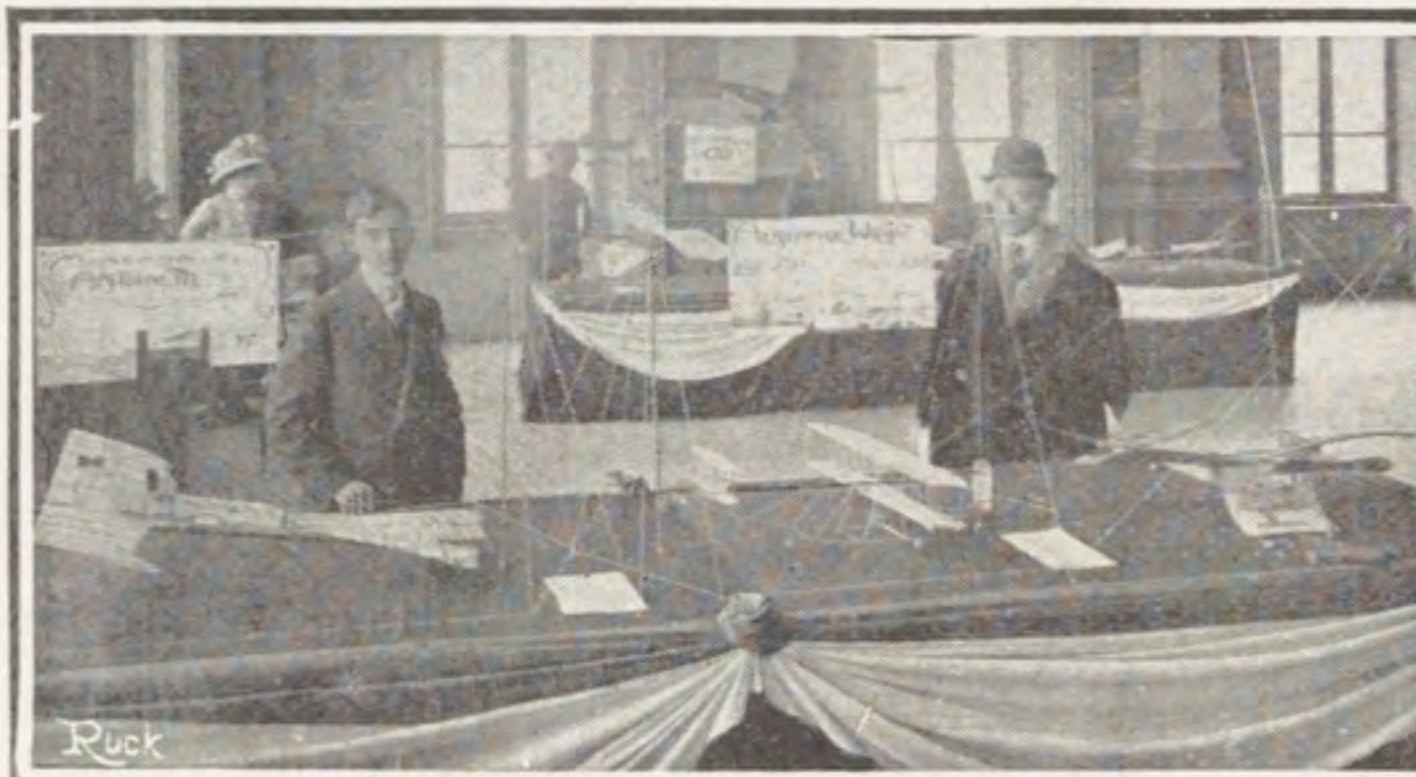
La finale du tournoi d'escrime de Dresde: le sous-lieutenant Uhlich, vainqueur.



Jim Stewart bat aux points en 20 rounds Sid Russell, au Wonderland.



Arnaud, de Rollin, gagnant de la Coupe du Plein Air, cross-country interscolaires.



Le concours d'aéroplanes jouets à l'Automobile-Club d'Auvergne.



De gauche à droite, l'ingénieur Jacchia, Da Zara et Gabriele d'Annunzio, qui prend des leçons d'aéroplane à Milan.



Mlle Huebler et M. Burger, champions du monde de figures en couples, à Munich.

Principaux Résultats sportifs du 2 au 6 Mars

ARÉONAUTIQUE

MERCREDI 2 MARS. — Châlons. — Van den Born va en aéroplane de Châlons à Reims et revient à son point de départ; Geo Chavez s'élève à 510 mètres.
SAMEDI 5 MARS. — Châlons. — Henry Farman vole avec deux passagers pendant 1 h. 2 m. 25 s.

ATHLÉTISME

SAMEDI 5 MARS. — Boxe. — Wonderland. — Garrigan est mis knock-out par Legrand au troisième round; Sid Russell est battu aux points par Jim Stewart en vingt rounds.
DIMANCHE 6 MARS. — Cross-Country. — Marseille. — Le Championnat de France de cross-country est gagné par Bouin; 2. Ballon; 3. Paulex.

CYCLISME

DIMANCHE 6 MARS. — Vél. d'Hiv. — Match de vitesse. — 1. Ellegaard; 2. Dupré; 3. Pouchois.
Course de demi-fond (40 kilomètres): 1. Contenet; 2. Huybrechts à 2 tours; 3. Bruni à 2 tours 1/12; temps: 27 m. 51 s. 1/5.

HIPPISME

MARDI 1^{er} MARS. — Saint-Ouen. — Prix Courtolet (haies, 3.700 mètres, 10.000 francs): 1. Saint Potin, à M. Champion (R. Sauval); 2. Chanoine; 3. Eastman. — P. M.: gag. 28 fr. 50; pl. 20 francs, 59 francs.
JEUDI 3 MARS. — Auteuil. — Prix Marin (steeple, 4.200 mètres, 6.000 francs): 1. Kimmer à Mme S. H. Plum (Hawkins); 2. Proclès; 3. Patathon. — P. M.: gag. 31 francs.

Prix Mondeville (steeple, handicap, 4.100 mètres, 10.000 francs): 1. Trianon III, à M. H. de Mumm (Louth); 2. Héron; 3. Sauveur. — P. M.: gag. 27 fr. 50; pl. 22 francs, 31 fr. 50.

DIMANCHE 6 MARS. — Auteuil. — Prix d'Auteuil (3.500 mètres, 20.000 francs). — 1. Troyen, à M. Ch. Liénart (A. Carter); 2. Sapientia; 3. Primeur III. — P. M.: gag. 50 fr. 50; pl. 25 francs, 19 francs.

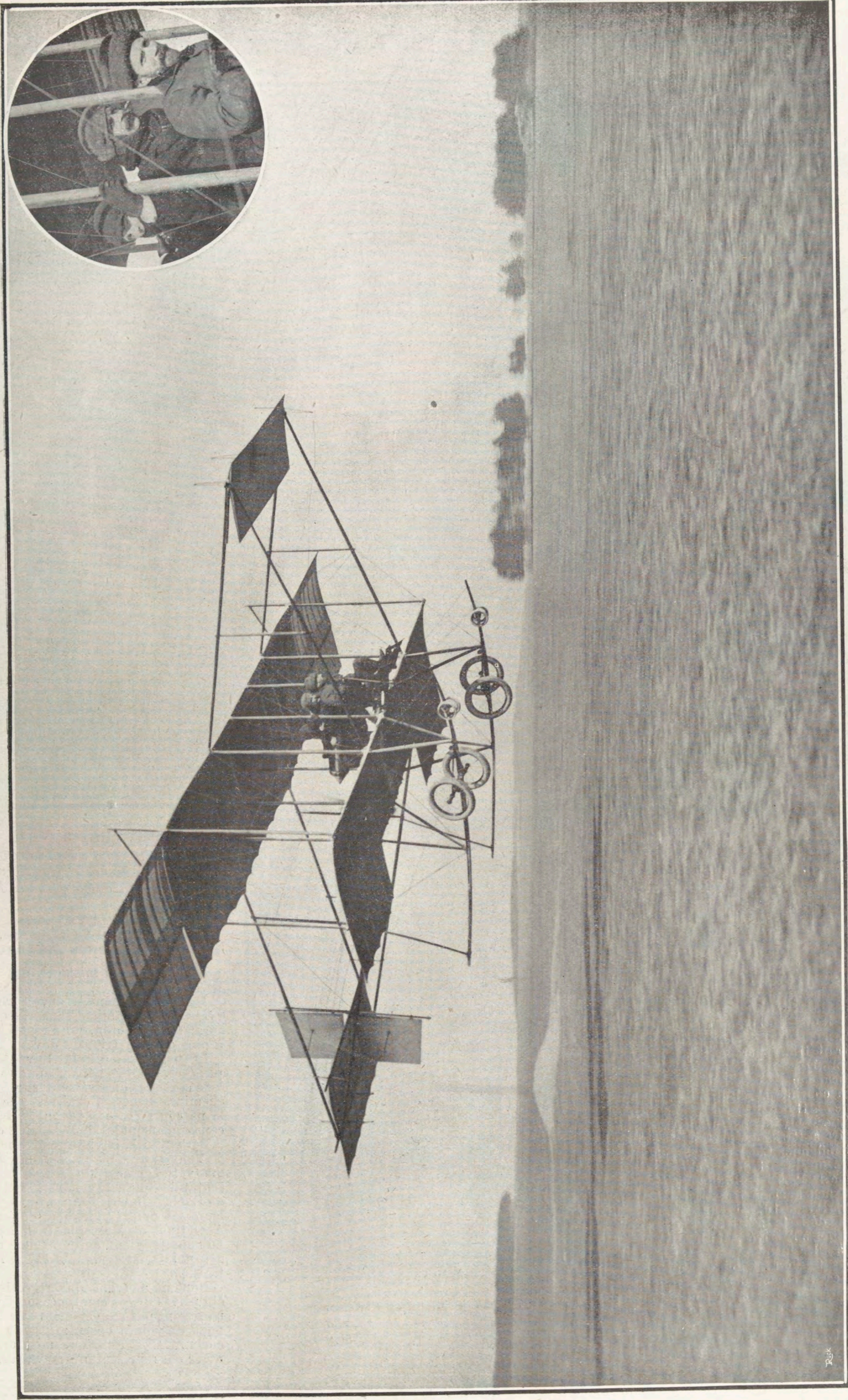
Prix Juigné (handicap, 3.500 mètres, 15.000 francs): 1. Maurienne, à M. G. Brossette (Parfremont); 2. Hermine II; 3. Remue Ménage. — P. M.: gag. 32 francs; pl. 19 francs, 23 francs.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro le Petit Dictionnaire Sportif.

La Vie au Grand Air

La Vie au Grand Air

LE RECORD DU VOL AVEC PASSAGERS



HENRI FARMAN VOLE PLUS D'UNE HEURE AVEC DEUX PASSAGERS

A Mourmelon, Henri Farman vient de battre un nouveau record. Emmenant avec lui deux passagers, notre confrère Hewardson et Mme Franck, il vola pendant 1 heure 2 minutes 25 secondes, couvrant plus de 70 kilomètres. Il atterrit, ayant encore 60 litres d'essence, mais, pressé par l'heure du train qu'il devait prendre pour se trouver le soir à Paris où il devait recevoir solennellement, à la Sorbonne, la Coupe Michelin. Son nouvel appareil, très ramassé, possède un plan inférieur très réduit. Sa surface portante est de 38 mètres carrés, il est muni d'un moteur de 50 chevaux.

LE CROSS-COUNTRY NATIONAL



La première boucle

Ed. Filliâtre mène devant Laurens, Solon, Verrier, Beaugendre (221, champion d'Alger), Marelle, Quantin, Bardou, Liévin, etc.,.

Le 22^e cross National de l'U. S. F. S. A. couru à Marseille a donné raison aux partisans de la décentralisation

Qui gagnera : Keyser ou Bouin ? Bouin ou Keyser ? Telle était la question que se posaient tous les fervents de l'athlétisme la semaine dernière. Evidemment, on pensait que Bouin, avantagé par un terrain familier, ne subissant pas le handicap du voyage, pourrait triompher de son adversaire le plus direct. Les pronostics étaient en sa faveur, de beaucoup. Mais tout le monde s'accordait à considérer qu'il ne gagnerait qu'après une lutte de sauvages. Or, Keyser, éccœuré, se voyant battu, ne voulant pas être le 1^{er} à Paris et le 2^e à Marseille, Keyser a abandonné. C'est avant le premier passage, alors qu'il était déjà lâché au train par Bouin que le Parisien-Hollandais a abandonné. Nous ne saurions trop regretter son manque d'esprit sportif. Si tout le monde l'imitait, les départs seraient seuls intéressants, puisque à l'arrivée, seul le vainqueur consentirait à aller jusqu'au bout. On ne peut cependant pas toujours triompher et mieux vaut une place de second derrière un homme de l'envergure de Bouin, recordman du monde de l'heure, que la place de premier devant des hommes qui ne résistent à aucun assaut. Nous avons jusqu'ici suffisamment décerné de compliments à Keyser



L'arrivée de Bouin au Parc Borely.

Bouin triomphe, couvrant les 16 kilomètres du parcours en 57 m. 27 s. 4/5, devant Ballon, second, en 1 h. 2 m 54 s.

dans le Cross National.

Ed. Filliâtre, dont c'était la rentrée, abandonnera après avoir claqué en cours de route, et tenu la tête quelques kilomètres.

sportive. Malgré l'abandon de Keyser, la lutte a été émouvante, quoique Bouin n'ait jamais été inquiété.

pour ne pas lui ménager nos reproches aujourd'hui.

Mais que ce pénible devoir ne nous empêche pas d'admirer sans réserve la performance de Bouin, qui a réussi à terminer à plus de cinq minutes devant Ballon.

Le parcours offrait l'avantage de ne pas être, comme nous y sommes habitués, une course exclusivement sur routes. Des chemins semés d'ornières accidentaient le parcours et nous devons voir là une des causes principales de l'abandon de Keyser.

Par équipes, la victoire du Sporting Club de Vaugirard a été assez facile, malgré les mauvaises places de ses de rnières représentants d'une part et l'énergique résistance du Racing-Club de France, qui arrive d'ailleurs à 6 points seulement devant le Club Athlétique de Marseille. L'Union Sportive Dijonnaise vient en quatrième place avec 216 points, soit plus de 117 points que le troisième!

Nous ne pouvons que regretter d'avoir été privés de ces émotions sportives, mais, ne soyons pas trop égoïstes et réjouissons-nous de voir la décentralisation faire son chemin. C'est ainsi que nous arriverons à avoir des représentants de valeur. J. B.

LES MÉMOIRES DE FITZSIMMONS ⁽¹⁾

Par ROBERT FITZSIMMONS

Ex-champion du monde des poids lourds et des poids moyens.

Après avoir raconté l'histoire de l'Italien Joe Grim, qui ne put jamais être mis knock-out, Fitzsimmons a fait le récit de ses tournées théâtrales. Il rencontrait tout venant, moyennant une bourse pour l'homme qui lui résistait plus de trois ou six reprises, suivant le nombre de boxeurs qui relevaient ses défis. *✂ ✂ ✂*

JACK REYNOLDS avait un excellent jeu de poings et de jambes. Je lui portai deux ou trois légers directs du droit et il me prouva qu'il était vaillant et scientifique. Dans la seconde reprise, il voulut se reposer par de nombreux clinches, mais je l'en empêchai ; et, après une batterie de jabs et de hooks à la poitrine, je lui décochai un bon hook du gauche à la mâchoire. Le gong le sauva au moment où la dixième seconde allait être comptée. Dans le round suivant, il essaya de me fendre les lèvres avec le cuir de ses gants, mais je ripostai à la face, le faisant saigner abondamment, et je doublai du droit et du gauche à l'estomac, le mettant hors de combat.

CHAPITRE XIV

BOB FITZSIMMONS RACONTE PLUSIEURS DE SES RENCONTRES AVEC DES HOMMES SUR LESQUELS SE FONDAIENT DE GRANDES ESPÉRANCES.

Durant ma carrière, de nombreux combattants furent découverts, auxquels les impresarii reconnaissaient une grande qualité.

Ils les mettaient en face de moi dans l'espoir d'avoir trouvé le poing qui mettrait fin à ma carrière.

L'un de ces oiseaux rares était un nommé Miller Zueba.

Les managers avaient toujours voulu organiser un match entre lui et le vieux John L. Sullivan. Sullivan n'a jamais eu peur de personne et, comme moi-même, était toujours anxieux de combattre ; mais, pour des raisons ignorées, des anicroches s'élevèrent chaque fois que le combat allait être mis sur pied et les pourparlers furent rompus avec Zueba.

Celui-ci était un géant : il mesurait 1 m. 90 et pesait 115 kilos. On disait qu'il n'avait pas une livre de graisse de trop. Il était doué d'une vitesse stupéfiante chez un homme de ce poids. Sa vivacité était surprenante. Il était tellement bien entouré de tissu adipeux à tous les points sensibles que je croyais impossible de mettre pareil colosse knock-out. Il avait battu aisément tous ceux qui lui avaient été opposés. Et ses admirateurs assuraient qu'il aurait battu John L. Sullivan en quatre rounds. Mais je n'ai jamais beaucoup prêté attention aux « on-dit ». Que d'hommes annoncés comme capables de me vaincre qui ont mordu la poussière dès le premier coup de poing !

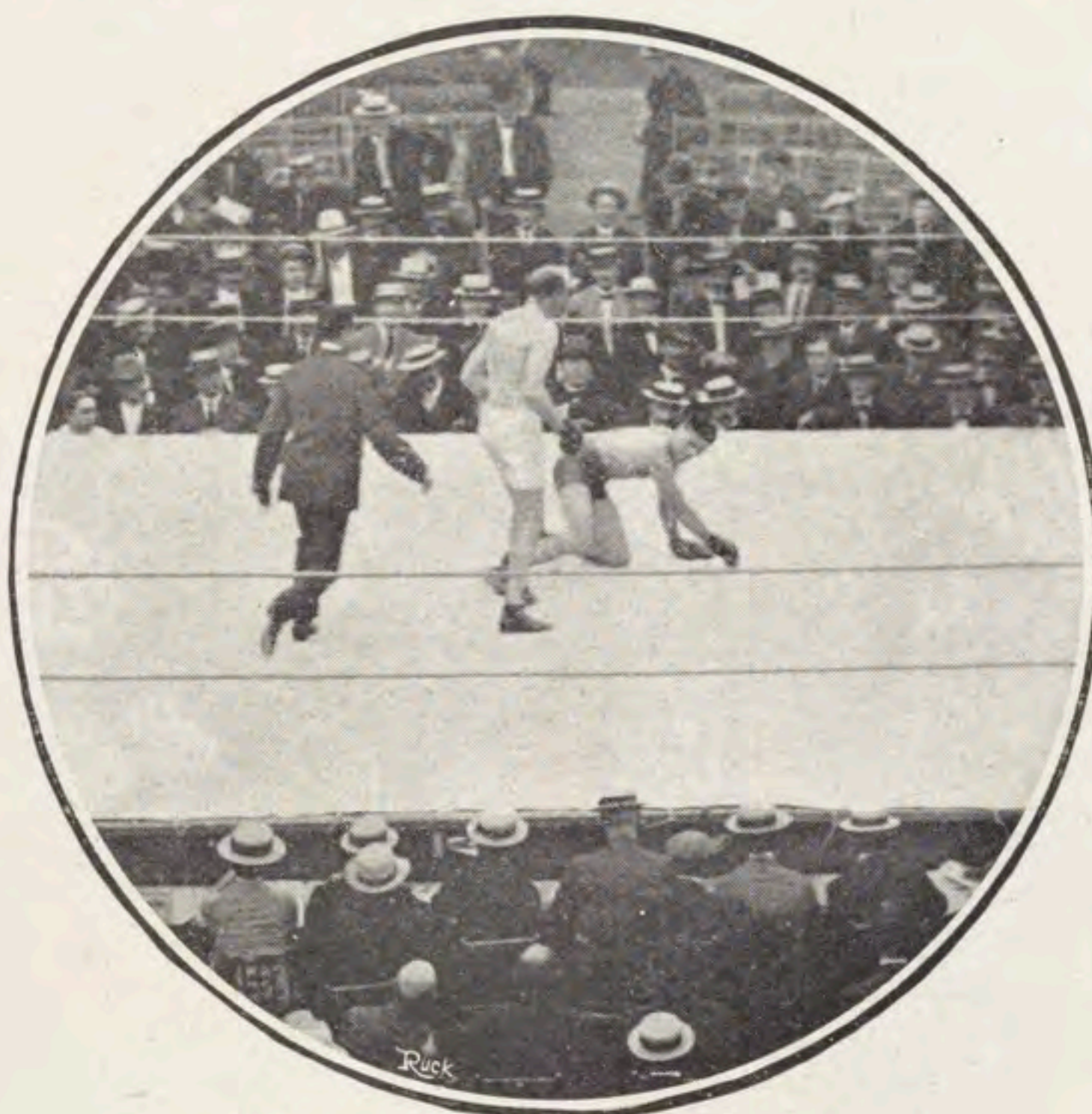
Notre match fut donné à Alabama. Des sportsmen firent des centaines de milles pour venir y assister. Nous avions chacun nos partisans et au betting nous étions sensiblement à la même cote. Comme les ardens voyageurs durent regretter leur déplacement ! Dès le début du premier et unique round, en étudiant le jeu de Zueba, il me donne un coup qu'il dirige à la mâchoire, mais que j'esquive et que je reçois sur l'épaule. Je sentis le choc jusque dans mes talons. Je saute de côté et comme il réitère son attaque, je lui envoie mon droit à l'angle de la mâchoire de toute la force de mon poids. Ce hook lui résonna dans le crâne au point que ses yeux se fermèrent et que ses mains tombèrent le long de son corps. Mais il restait debout. Plus vite que je ne puis le dire, je redoublai du gauche et du droit à la mâchoire, l'étendant à terre et... n'en donnant pas au public pour son argent.

Le gros James Farrell, de Newark, et moi fîmes un match de deux rounds très intéressant, quoiqu'il ait été conclu pour vingt. Dans la première reprise, l'avantage fut égal ; chacun de nous saignait. Les coups étaient si nombreux dans cette reprise que je serais bien incapable d'en faire le compte-rendu. Dans le second round, Farrell combattit avec plus de précaution et, au lieu d'attaquer, resta sur la défensive. Avant la fin de la deuxième minute

un hook au cœur doublé d'un cross à la mâchoire l'envoya dormir.

Une soirée où je fis de la bonne besogne fut celle du 25 mars 1893 où, à Chicago, je battis dans la même soirée Bill Mayo et un policeman, dont j'ai oublié le nom. Il mesurait 1 m. 89. Entre les deux combats, je ne devais pas prendre plus de cinq minutes de repos. Mes deux adversaires étaient de bons combattants et ils encaissèrent chacun stoïquement une magistrale correction. Par une curieuse coïncidence, c'est dans le quatrième round que je me rendis maître de chacun.

Le policeman se présenta le premier. Grand, maigre, mais les muscles saillants, il avait de nombreux amis dans la salle qui l'encourageaient à son entrée dans le ring. Mais vers la fin du match, tous ces admirateurs se mo-



Un knock-out de Fitzsimmons.

Le 10 août 1900, à New-York, Fitzsimmons knock-oute Gus Ruhlin au sixième round.

quèrent sans miséricorde de leur courageux compatriote.

Dans le premier round, ce n'étaient qu'essais de part et d'autre. Nous nous contentions de nous effleurer. Le policeman, qui était très vite sur jambes, commença par faire du travail excentrique. Peu habitué au combat, il brandissait ses longs bras dans les airs à l'instar d'un moulin à vent. Ses poings étaient toujours là où il ne fallait pas. Sans cesse, il sautait, allait de côté, bondissait, courait. Et je semblais être à la poursuite d'un fou.

Cette course me rappelait la mésaventure qui était arrivée un jour à un de mes amis : tandis qu'il se promenait paisiblement, ses pas le conduisirent devant une maison de fous. Comme il s'approchait de la porte, pour voir de plus près, il aperçut avec un profond sentiment de pitié une multitude de fous prenant l'air dans les jardins. Mon ami, qui était très nerveux, fut frappé d'horreur en voyant courir vers la porte un gros et grand garçon qui s'évadait, poursuivi par un gardien. Il s'éloigna à la hâte. Et comme il était près de s'évanouir, il regarda derrière lui et voit le fou, qui avait franchi la porte, se précipiter vers lui.

Jugeant que la sagesse était préférable au courage, mon ami prit ses jambes à son cou et de toute la vitesse que ses moyens, plus la peur, lui procuraient, s'élança dans une fuite échevelée. Le dément était près et le gardien le suivait de loin, perdant du terrain à chaque pas. La scène se passait à Troy, au sommet de la colline connue sous le nom de Mont Ida.

Comme le trio atteignait la ville, les habitants reconnurent le costume de l'évadé et en peu de temps mon ami était poursuivi par le

fou, le gardien et une vingtaine d'énergumènes.

Il entendait les cris et les clameurs :

— Des échappés de l'asile ! des échappés de l'asile !

Un petit garçon essaya de provoquer la chute de mon camarade en lui faisant un croc-en-jambes, mais ce fut sans succès. La chasse continua encore pendant trois ou quatre milles. Mais à la fin, épuisé, incapable de faire un pas de plus, il s'affaissa, attendant les pires choses.

A son ahurissement, quelques secondes après, lorsqu'il se vit arrêter, ainsi que le fou, celui-ci lui dit :

— Canaille, que faites-vous ici ?

Et il s'en alla, emmené par le gardien et suivi par la foule qui grossissait sans cesse.

Le policeman me rappelait mon ami et sa fuite éperdue.

Dans le second round, je le bloque dans un coin et le force à combattre. Nous échangeons quelques coups vigoureux. Il a une allonge étonnante et ne sait pas en profiter.

Lorsque nous retournons dans nos coins, les sportsmen de l'endroit commencent à adresser des quolibets à leur camarade :

— Mets-lui les menottes, lui crie-t-on, tu pourras peut-être le rosser.

— Pourquoi n'as-tu pas avec toi ta canne en caroubier, hurle un autre, tu te vengerais ?

Dès le début du troisième round, je lui lance le droit et le gauche à la bouche et lui fend la lèvre supérieure.

Ce petit accident semble lui retirer toute velléité de m'approcher ; il souffrait et le sang coulait à profusion. Je lui dis d'abandonner. Ses seconds jettent l'éponge. Mais il ne nous écoute pas, il veut continuer, à cause de l'argent qui sera remis à celui qui me résistera le plus longtemps. Comprenant sa pensée, je n'insiste pas et ce n'est qu'au début du quatrième round que je lui lance un hook à la mâchoire de derrière les fagots, si j'ose dire.

Aussi vite que je peux changer mes gants, je m'avance pour rencontrer Bill Mayo. Il déployait une telle force dans ses coups que je le laissais faire, me rendant bien compte qu'à ce jeu-là il serait bien vite épuisé. Pourtant, avant le repos, je lui donne deux légères taloches, l'une à la mâchoire, l'autre à l'oreille, de façon à l'abrutir pour la minute séparant les deux rounds.

Dans la seconde reprise, je le retouche à l'oreille, ce qui l'étourdit un bon moment. Tandis qu'il voyageait au pays des rêves, je le travaille avec le shift-punch à l'estomac. Il tombe. C'était un courageux et un encaisseur ; il possédait une remarquable énergie. Il se relève et m'attaque à la face, puis me porte trois ou quatre coups au corps. Je l'épargne pendant le reste de la reprise. Dans la troisième, il tente de bonnes attaques rapides au corps et à la figure. Je riposte à l'estomac et à l'oreille et l'épuise à un tel point que dès le début du quatrième round, un léger cross à la mâchoire du droit et du gauche le jette à terre et l'y cloue pour plus de dix secondes.

Lorsque j'écris mes souvenirs, je ne puis m'empêcher de sourire en pensant aux fameux boxeurs qu'on décorait du titre de « champions de demain » et auxquels je fus opposé. Ah ! s'il y avait autant de champions que ceux que les pseudo-compétences prévoient !

L'un de ces phénomènes, un nommé Baltimore Warner, était, certes, un bon boxeur, mais de là à croire qu'il serait l'épouvantail du lendemain, il y avait un abîme.

Je l'y précipitai, d'ailleurs, le jour où nous nous rencontrâmes en un match de vingt rounds qui ne dura que cinquante secondes.

Warner aurait pu être un bon combattant de deuxième ordre. La prétention de ses amis lui fit le plus grand tort. Cette victoire rapide, ridicule par sa simplicité, l'empêcha de trouver de nouveaux adversaires de classe.

(1) Voir les numéros 589 et suivants.

Enfin, avant de passer aux trois plus grands matches de ma carrière, celui qui me fit gagner le titre de champion du monde des poids lourds sur James J. Corbett, et les deux qui me le firent perdre contre James J. Jeffries, je vous dirai encore quelques mots sur divers combats.

Lorsque je rencontrai Jack Hickey, champion d'Irlande, on prétendait qu'il avait triomphé de Peter Maher. J'étais en train de m'entraîner à Eagle Rock, près de Newark, où devait se disputer le combat, quand, un matin, je reçois la visite d'un des hommes de Hickey. Il avait 125 francs à la main et me disait que Jack Hickey me pariait cette somme qu'il serait vainqueur. Je répondis aussitôt que non-seulement je pariais 2.500 francs que je le battrais, mais que les 125 francs je les lui tenais sur ce point : à savoir que sa défaite serait tellement convaincante qu'il s'embarquerait pour son pays par le premier bateau.



JEFF'S GREATEST KNOCKOUT BLOW

(Dessin de R. Edgren. Extrait du Evening World.)

Le coup favori de Jeffries.

Le coup favori de Jeffries pour mettre un homme knock-out consiste à partir du gauche à la mâchoire et, tout à coup, de frapper à l'estomac.

Je gagnai les deux paris : dans les deux premiers rounds, je faisais à mon adversaire une démonstration de tous les coups employés en boxe et, dans le troisième, à une attaque de son droit, je répondais en lui aplatissant le nez. Il poussa des cris terribles en tombant. J'en conclus qu'il abandonnait et qu'il n'était pas knock-out, l'homme qui se trouve dans cet état n'ayant pas l'habitude de pousser des hurlements.

Le lendemain, Jack Hickey retournait en Irlande.

Peu après, je rencontrai Frank Kellar, qui était un gros Irlandais, dans les jardins de l'Exposition de Buffalo. Il était connu comme un combattant brutal et endurant. Billy Madden arbitrait. Dès le signal, Kellar se précipite sur moi. J'esquive, mais il me rejoint, se retient à moi et m'enfonce ses dents dans l'épaule gauche. Je me débats et le repousse au coup de gong.

Tandis qu'il retourne dans son coin, je lui déclare :

— Vous recevrez un juste châtiement dans le second round. Et de fait, je lui casse le nez et le laisse pour mort pendant deux heures.

Entre autres combats, je citerai celui où je battis au troisième round Al Allish, bon et redoutable boxeur, et celui où Jim Daly, puissant et grand poids lourd, sparring-partner de Jim Corbett, fut mis knock-out à mon premier coup de poing.

Passons maintenant aux faits culminants

de ma longue carrière. J'espère que le récit qui précède ne vous a pas trop ennuyé ; je suis sûr que les chapitres qui vont suivre vous intéresseront au plus haut point, car ils sont intimement liés à l'histoire des championnats du monde de boxe.

CHAPITRE XV

OU BOB FITZSIMMONS RACONTE SA PREMIÈRE DÉFAITE PAR JEFFRIES, QUI LE MIT KNOCK-OUT AU ONZIÈME ROUND LE 9 JUIN 1899.

Par une certaine coquetterie, je préfère vous parler de mes défaites par Jeffries avant de vous narrer ma victoire sur James J. Corbett. J'aime mieux terminer ces mémoires par le récit de mon apothéose.

Avant tout, je vais donner les mensurations des deux adversaires qui se trouvèrent en présence à Coney Island d'abord le 9 juin 1899, à San Francisco ensuite le 25 juillet 1902.

	Fitzsimmons	Jeffries
Taille.	1 m. 79	1 m. 86
Poids.	74 kil. 844	99 kil. 792
Allonge.	1 m. 87	1 m. 90
Cou.	0 m. 40	0 m. 45
Poitrine.	1 m. 10	1 m. 08
Poitrine dilatée.	1 m. 20	1 m. 20
Ceinture.	0 m. 95	0 m. 87
Hanche.	1 mètre	1 m. 05
Cuisse.	0 m. 59	0 m. 65
Mollet.	0 m. 35	0 m. 43
Avant-bras.	0 m. 29	0 m. 32
Biceps.	0 m. 36	0 m. 40

Je rappellerai également quelques lignes écrites par M. A. J. Drexel extraites d'un parallèle entre Jeffries et moi :

« Il n'est pas difficile de comparer les qualités respectives de Robert Fitzsimmons et de James J. Jeffries. Le résumé des combats au cours desquels ils rencontrèrent les mêmes hommes présente un vif intérêt :

« Fitzsimmons fut battu par Jeffries en onze rounds, mais, depuis, Fitzsimmons, a fourni deux des plus grands matches de sa carrière, mettant knock-out Sharkey en deux rounds, alors que Jeffries ne put obtenir ce résultat en vingt-cinq rounds, gagnant seulement aux points. Fitzsimmons a knock-outé Gus Ruhlin en six reprises, tandis que Jeffries l'obligea à abandonner à la cinquième sans pouvoir le mettre knock-out. Enfin, lorsqu'en 1900 Jeffries rencontra Corbett il le knock-outa au vingt-troisième round, alors que Fitzsimmons obtint le même résultat en quatorze reprises.

« Ces quelques notes vous permettent de discerner quel est le meilleur de Fitz ou de Jeff. »

Je vous raconterai exactement ce qui se passa entre nous le soir de notre rencontre, et vous jugerez très impartialement si j'ai droit à des circonstances atténuantes. Je sais qu'il n'est pas très crâne de se plaindre d'une défaite, mais je ne pense pas qu'il y ait lieu de se lamenter d'un échec au cours d'une aussi longue carrière que la mienne. Tout homme est obligé de rencontrer un jour un adversaire qui l'emporte. J'ai assez souvent fait subir ce triste sort à mes rivaux, pour ne pas gémir lorsque j'ai été victime du revers de la médaille.

Mais je tiens à déclarer que pendant mon premier match avec Jeffries, j'ai été drogué. Au point de vue physique, au point de vue tactique, j'étais assurément supérieur à mon adversaire. La drogue lui a rendu presque facile la tâche de me retirer le titre de champion du monde des poids lourds.

Je suis certain que Jeffries n'était pour rien dans la drogue que j'ingurgitai et il n'en avait pas connaissance.

Jeff et moi sommes les meilleurs amis du monde ; nous avons longtemps vécu côte à côte, nous nous entendons fort bien et je ne voudrais pas, un seul instant, qu'on puisse supposer Jeffries capable de complicité dans ce qui s'était passé. Je crois plutôt que la drogue se trouvait dans l'eau minérale qu'on me fit boire.

Le combat devait se disputer deux semaines avant le jour où nous nous rencontrâmes. Je m'entraînais à Bath Beach, dans une maison que je possédais. J'avais fait construire dans les jardins une salle de gymnastique parfaite. Un jour que je revenais de ma promenade quotidienne, je rencontrai sur la route Billy Brady, qui avait été manager de Corbett lorsque je le battis. En rentrant, je trouve mon manager :

— Billy Brady sort d'ici, me dit-il ; il est venu me demander de remettre votre match avec Jeffries au 9 juin.

— Mais je ne veux pas, je suis au mieux de ma forme ! Je suis très entraîné ! Ce changement de date m'est très nuisible ! Pourquoi veut-il cette modification ?

— Il prétend que Jeffries n'est pas en



JOHNSON'S ONE VERY GOOD PUNCH -

THE UPPERCUT ON THE BREAK-AWAY.

(Dessin de R. Edgren. Extrait du Evening World.)

Le coup favori de Johnson.

Jack Johnson — Burns en sait quelque chose — a l'habitude d'abattre ses adversaires en leur portant un irrésistible uppercut à la sortie des clinches.

bonne condition et qu'il manque de quelques jours d'entraînement.

— Est-ce de ma faute ? Je ne vois pas pourquoi j'accepterais. Il ne le ferait pas pour moi.

— J'ai agréé la requête de Jeffries.

J'étais forcé de me soumettre. Mon manager commercial était le maître. Mais ce ne fut pas sans une discussion terriblement orageuse.

Les boxeurs devaient recevoir 65 pour cent des recettes brutes. Ma part était de 60 pour cent, en cas de victoire, de défaite ou de match nul ; celle de Jeffries de 40 pour cent. C'est la première fois que fut introduite cette clause de la plus forte bourse, garantie même en cas de défaite. Jusqu'à ce jour, la part la plus forte était toujours remise au vainqueur.

Le match se disputa le 9 juin 1899, à Coney Island (New-York). Dès le début, une vive et longue discussion s'engagea à propos des conditions du combat.

Je réclamai la prohibition des coups dans les corps à corps. Jeffries assurait que les règles du marquis de Queensbury devaient être adoptées, à savoir : frapper dans les clinches jusqu'au signal de « break away » par l'arbitre. Finalement, nous tombions ainsi d'accord.

(A suivre.)

ROBERT FITZSIMMONS.

(Traduction et adaptation par Jacques Mortane.)